Chroniques de Bibliothèque
et Archives nationales du Québec

N° 73

Automne 2007

À rayons ouverts

Sommaire

3 Éditorial

Dossier : Cartographier l'Amérique

5 Entretien avec Denis Vaugeois

10 Extraits de *La mesure d'un continent : atlas historique de l'Amérique du Nord, 1492-1814*

21 Pour tout savoir sur les cartes et plans à BAnQ, une seule adresse : www.banq.qc.ca/cartes

22 Découvrir le monde : les cartes géographiques de BAnQ

26 À la découverte des cartes géographiques numériques

27 Rassembler notre patrimoine cartographique contemporain à l'aide du dépôt légal

28 Les cartes de la Nouvelle-France à la Bibliothèque nationale de France

32 Découvrez l'histoire de votre quartier sur le portail de BAnQ

La vie de BAnQ

34 Les archivistes du monde : la Conférence internationale de la Table ronde des archives (CITRA)

36 L'organisation de la CITRA 2007 à Québec : créer le souvenir d'un événement

37 Il était une fois... des partenariats

38 De nouvelles bourses thématiques pour le Programme de soutien à la recherche

41 Les visites guidées à la GB : mille richesses pour mille publics

42 Le Centre d'archives de Québec : le kilomètre zéro du réseau des archives au Québec

44 Expositions

50 Événements

Rubriques

40 Acquisitions patrimoniales

43 Jeux de mots

49 Trucs pratiques

50 Comptes rendus de lectures

Rédactrice en chef
Sophie Montreuil
Secrétaire de rédaction
Michèle Lefebvre
Conception graphique
Marie-Violaine Lamarche
Révision linguistique
Nicole Raymond
Production
Martine Lavoie
Photographie
Suzanne Langevin, p. 3
Bernard Fougères, p. 41

Cette publication est réalisée par Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Nous tenons à remercier les artistes ainsi que les entreprises qui ont bien voulu nous permettre de reproduire leurs œuvres et leurs documents. La reproduction des textes est autorisée avec mention de la source.

À rayons ouverts. chroniques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec est publiée trimestriellement et distribuée gratuitement à toute personne qui en fait la demande.
On peut se la procurer ou s'y abonner en s'adressant par écrit à :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Direction des communications et des relations publiques
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

ou par courriel à : aro@banq.qc.ca

On peut consulter *À rayons ouverts* sur notre portail Internet à www.banq.qc.ca

© Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal : 4e trimestre 2007
ISSN 0835-8672

Bibliothèque et Archives nationales Québec

par Lise Bissonnette
Présidente-directrice générale

2008, une fête du savoir durable

En cours de planification festive, les quatre cents années de la ville de Québec sont devenues les quatre cents années de la présence française en Amérique, et elles font florès. Chaque bout de mémoire trouve les moyens de sa célébration à tel point que notre capitale nationale, un brin inquiète, se demande s'il restera un interstice de pause au cours de ce 2008 déjà mythique.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec y revendique une place à part. Quelle autre institution pourrait disposer de ressources aussi exceptionnelles pour illustrer toutes les strates de cet anniversaire, ses regards sur le présent, le passé, l'avenir ?

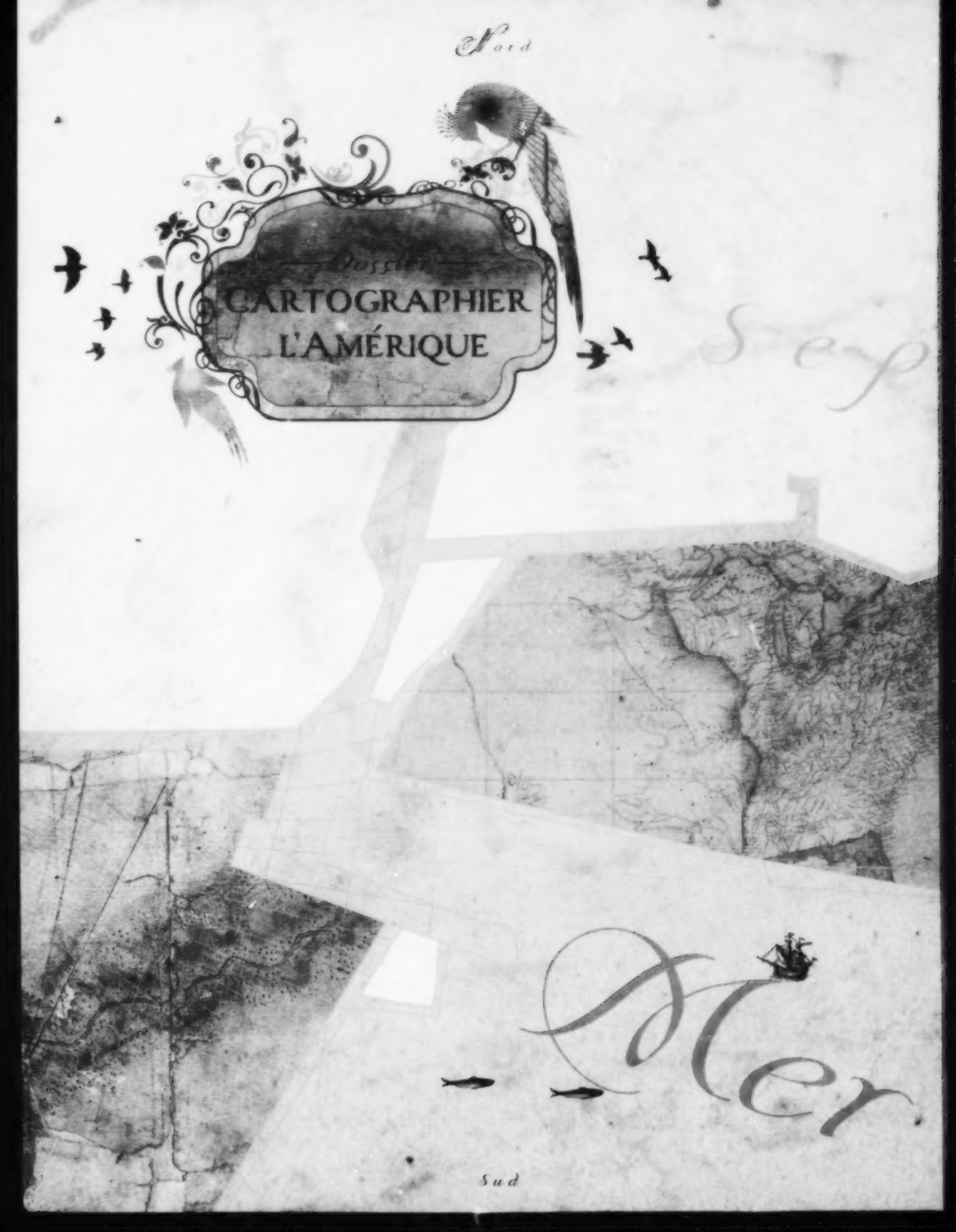
L'histoire, nous la parcourons depuis des années en compagnie des éditions du Septentrion pour présenter au monde le magnifique ouvrage *La mesure d'un continent*, qui retrace la cartographie de l'Amérique jusqu'en 1814, moment où les dernières frontières sont enfin atteintes et dessinées. La splendeur des cartes anciennes, l'érudition accessible des textes susciteront peut-être un instant de silence, à la mémoire de cette Amérique qui eut pu – les cartes en sont tragiques – avoir un destin massivement français n'eut été des calculs négligents de Napoléon indifférent à la Louisiane. Nous trouvons aujourd'hui quelque consolation, grâce à la collaboration généreuse de la Bibliothèque nationale de France à la recherche, à l'ouvrage, au colloque et à l'exposition majeure que nous présenterons à compter de février 2008 dans la galerie principale de la Grande Bibliothèque, en accompagnement à ce document exceptionnel.

Le passé nous reviendra aussi au Centre d'archives de Montréal, avec une exposition qui fait retour sur les célébrations du Tricentenaire de Québec, en 1908. Nos fonds d'archives feront revivre un monde qui paraîtra presque aussi éloigné, en un petit siècle, que celui des premiers explorateurs. Les fastes religieux et politiques d'un autre âge se donneront en image et relanceront les débats, il faut l'espérer, sur l'énormité des ruptures que le Québec entier a vécues quelques décennies plus tard, véritable révolution dont certains historiens cherchent pourtant à limiter désormais la mesure.

Pour créer de l'histoire au présent, Bibliothèque et Archives nationales du Québec contribuera à des rendez-vous majeurs. En novembre 2007, petit emprunt sur 2008, nous participerons à l'accueil, à Québec, de la Conférence internationale de la Table ronde des archives (CITRA) en compagnie de Bibliothèques et Archives Canada, et nous ferons de même en 2008 pour l'énorme congrès de la Fédération internationale des associations de bibliothèques (connue sous son acronyme anglais IFLA) où plus de 5000 personnes des milieux de la documentation sont attendues à Québec et en partie à Montréal. Et nous apporterons notre concours, au cours de l'année, à des dizaines de manifestations qui voudront appuyer leur travail de mémoire sur la richesse de nos collections.

Enfin, nous dirons un peu l'avenir puisque c'est à Bibliothèque et Archives nationales du Québec que le nouveau Réseau francophone des bibliothèques nationales numériques, créé au début de 2006, a confié la réalisation du prototype de son futur portail Internet. La Conférence des chefs d'État et de gouvernement des pays ayant le français en partage, réunie à Québec en octobre 2008, prendra connaissance de cette première réalisation commune, qui fera converger des millions de pages des journaux et revues francophones du dix-neuvième siècle et du début du vingtième siècle, issus de patrimoines du Nord et du Sud.

La divination n'est pas encore parmi nos talents. On peut toutefois prédire que les fêtes du demi-millénaire de Québec, dans cent ans, s'appuieront aussi sur nos ressources, nos collections, nos outils réels et virtuels. La preuve en est cette édition de *À rayons ouverts*, avec son luxe d'images de tous les temps, incarnation des beautés du savoir durable.


Nord
Dossier
CARTOGRAPHIER L'AMÉRIQUE
Mer
Sud

LA ROSE
DES VENTS
LAQUELLE MARQUE
LE NORD
C'EST-À-DIRE
LE SEPTENTRION
SUR LES CARTES
ANCIENNES

septentrion

ENTRETIEN AVEC *Denis Vaugeois*

par CAROLE PAYEN, directrice du cabinet de la présidente-directrice générale et conseillère aux affaires internationales

● Monsieur Vaugeois, les éditions du Septentrion publient cet automne, en collaboration avec Bibliothèque et Archives nationales du Québec, un magnifique atlas historique intitulé *La mesure d'un continent* qui retrace la découverte des territoires inexplorés d'Amérique du Nord entre les XVIe et XIXe siècles. Parlez-nous de la genèse de cet ouvrage.

L'équipe du journal *Boréal Express* a toujours rêvé de produire un atlas historique de l'Amérique du Nord. Au moment de la fondation des éditions du Septentrion, par quelques-uns des pionniers du Boréal, l'idée était toujours vivante et elle a inspiré le choix du nom Septentrion et du logo, la rose des vents, laquelle marque le nord, c'est-à-dire le septentrion, sur les cartes anciennes.

Il a fallu 20 années de recherches et d'accumulations de documents pour en arriver à l'ouvrage actuel. Celui-ci permet de souligner les 20 ans de la maison d'édition du Septentrion et les 400 ans de la ville de Québec qui fut, un temps, destinée à devenir la capitale d'un empire qui s'étendait jusqu'aux confins de l'Amérique du Nord. Même si le destin en a décidé autrement, Québec est à l'origine d'une trentaine d'États et de provinces qui forment les États-Unis et le Canada.

● Quel est l'apport spécifique de cet atlas par rapport aux autres ouvrages consacrés aux « découvreurs » de l'Amérique française?

Comme on le constate en parcourant les sources mentionnées dans l'ouvrage, il existe peu d'études sur les explorations de l'Amérique du Nord. Le livre le plus intéressant, et sans doute l'un des plus importants, a été publié en 1974 par Paul Elek sous les signatures de W. P. Cumming, S. E. Hillier, D. B. Quinn et G. Williams et s'intitule *The Exploration of North America, 1630-1776*. Cet ouvrage faisait suite en quelque sorte à *The Discovery of North America*, qui a été traduit en français sous le titre *La découverte de l'Amérique du Nord* (Albin Michel, 1972). Raymonde Litalien a pour sa part publié en 1993 *Les explorateurs de l'Amérique du Nord, 1492-1795* (Septentrion). Cet essai en est à sa quatrième réédition.

Le choix des dates de ces ouvrages, qui s'arrêtent l'un en 1776 et l'autre en 1795, montre que l'approche est différente de celle qui a été prise par les auteurs de *La mesure d'un continent*. En effet, cette fois le fil conducteur est nettement la recherche d'un passage vers l'Asie. L'ouvrage s'arrête avec le bilan des grandes expéditions qui ont atteint le Pacifique, celles de Mackenzie, Lewis et Clark, Hunt et Thompson. Enfin, croyons-nous, aucun ouvrage n'a reproduit, en grand format, autant de cartes de l'Amérique du Nord antérieures à 1814.

● Quelles sont les principales sources documentaires de l'ouvrage ?

Au cours des ans, la recherche m'a conduit dans chacune des institutions d'où proviennent les cartes reproduites dans cet ouvrage. La documentation est extrêmement dispersée et, il faut bien le dire, les cartes ont longtemps été négligées. Plusieurs d'entre elles ont été photographiées et numérisées pour la première fois à la suite de nos demandes. Or, nous n'avons retenu qu'une faible proportion de toutes les cartes examinées et réunies depuis les débuts de nos travaux qui sont antérieurs à l'arrivée de la numérisation. Ceci est vrai également pour nombre d'illustrations. À titre d'exemple, retenons cette peau de bison qui fait aujourd'hui la fierté du Musée du quai Branly. L'une des belles réussites de l'ouvrage est de réunir de magnifiques cartes en provenance de collections connues pour leur richesse et leur valeur documentaire, celles de BAnQ, bien entendu, mais également celles de plusieurs institutions comme la Bibliothèque nationale de France, la Library of Congress, Bibliothèque et Archives Canada, le Musée Stewart et bien d'autres.

Pour les textes, la documentation est à la fois constituée de sources premières, tels les journaux de voyage, les rapports et la correspondance, ou de travaux récents qui font évoluer l'historiographie. Comme toutes les sciences, l'histoire se renouvelle constamment. Ainsi, les Indiens retiennent davantage l'attention, leur contribution aux explorations est mieux connue et reconnue et le drame des épidémies davantage compris et admis.

● Selon quels critères avez-vous effectué le choix des documents retenus ?

Pour les cartes, le choix repose sur la richesse de l'information, la clarté et la beauté. L'objectif était aussi de faire connaître ou découvrir des cartes peu ou mal connues. Dans d'autres cas, il y a des cartes incontournables comme celles de Cantino, Juan de La Cosa ou Waldseemüller, ou essentielles comme celles de Delisle, Moll, Mitchell, Clark, Thompson, Melish. Le choix des illustrations a été guidé par le désir d'humaniser un peu l'ouvrage et de faire, au passage, un clin d'œil à la flore et à la faune tout en renouvelant l'iconographie habituelle.

● Quelle place l'historien que vous êtes accorde-t-il à la cartographie ?

Les cartes sont des documents moins fiables que des rapports d'administrateurs ou de la correspondance. Il faut aussi bien distinguer des travaux produits par des témoins directs comme des missionnaires, des militaires, des ingénieurs, de ceux attribuables à des cartographes de cabinet. Les premiers ont l'avantage d'avoir vu ce qu'ils représentent et les seconds ont le mérite d'avoir confronté les travaux de plusieurs collègues et comparé les rapports de divers voyageurs.

Les historiens se méfient des cartes, souvent perçues comme des outils de propagande. Ce qu'elles sont dans bien des cas. Mais elles permettent aussi de situer l'action et de mieux comprendre les défis, les enjeux. L'adepte de l'histoire abstraite ou quantitative se sentira moins concerné par la cartographie, mais à tort. Les idées ont besoin d'ancrage, l'économie a besoin de ressources, donc de territoires. Bref, ce n'est pas le moment de chercher à convaincre de l'utilité des cartes ; espérons au moins qu'elles sauront plaire.

● Quelles ont été les étapes essentielles de la cartographie de l'Amérique du Nord ?

Ce sont les Français qui ont d'abord exploré et cartographié ce continent. Des sommets ont été atteints avec Champlain, Jolliet et Marquette, La Salle et Tonty, les LaVérendrye ; ils ont été suivis par les Peter Pond, Samuel Hearne, Lewis et Clark et par le plus grand de tous, David Thompson.

Ce sont aussi des Français qui, à partir de leur cohabitation avec les Indiens, ont baptisé le territoire. Autour du Mississippi apparaissent des toponymes d'origine amérindienne : Michigan, Mississippi, Missouri, Illinois, Tennessee, Kentucky, Ohio, Wisconsin (de Ouisconsin), Iowa, Dakota, Arkansas, alors que les colonies de la côte atlantique, décalquées par les Anglais, portent le plus souvent des noms d'origine européenne : New York, Maine, Pennsylvanie, Virginie, Georgie, Caroline, New Jersey. Aux Sanson, Delisle, Bellin, d'Anville succéderont les Senex, Moll, Popple, Mitchell, Arrowsmith. Les seconds copient les premiers qui s'appuient sur les Champlain, Franquelin, Chaussegros de Léry.

● Comment ces travaux ont-ils été reçus en Europe à l'époque de leur réalisation ? Quel a été leur impact politique, économique, culturel ?

Devant les cartes des Sanson ou des Delisle, le roi et ses ministres devaient retenir leur souffle. On imagine le roi gonflé d'orgueil devant une représentation de la Nouvelle-France au début du XVIIIe siècle. On devine en même temps l'inquiétude de certains ministres face aux données réelles. Comment garder le contrôle de ce vaste territoire ? Que vaut-il par rapport à Saint-Domingue ? Les alliances avec les Indiens dureront-elles ? Est-il possible de peupler raisonnablement ce nouveau royaume sans affaiblir l'ancien ?

Les cartes font rêver, mais elles sont aussi de précieux outils militaires ou diplomatiques. Le plus bel exemple est sans doute donné avec la carte de la Louisiane de Guillaume Delisle. Elle est datée de 1718, soit quelques années après le traité d'Utrecht qui a amputé la Nouvelle-France. Delisle s'en donne à cœur joie. Les deux bassins du Mississippi n'ont jamais paru aussi immenses. Son embouchure est complexe ; on le sait depuis les mésaventures de La Salle. Delisle s'emploie à être aussi précis que possible. Deux précautions valent mieux qu'une : il prépare une vignette pour mieux montrer la complexité des lieux. Cette information va changer le cours de l'histoire. Il serait étonnant en effet qu'elle n'ait pas inspiré les Français lors de la signature du traité de Paris en 1763. Celui-ci stipule que le cours du Mississippi servira de frontière jusqu'à la rivière d'Iberville, mais non au-delà. Lorsque Jefferson, le francophile, se rend compte de la position stratégique de La Nouvelle-Orléans, il fulmine. Les Français devront céder cette ville aux Américains. Autrement, c'est un *casus belli*. Son émissaire, James Livingston, a des instructions claires. Il doit amener les Français à céder La Nouvelle-Orléans. C'est alors que Napoléon prend tout le monde par surprise : il offre tout le bassin occidental du Mississippi. Du coup, les États-Unis doublent leur superficie. Mais tout ça est expliqué dans l'atlas.

Avant d'être démantelée, la Nouvelle-France couvrait la majeure partie de l'Amérique du Nord. Voici une petite anecdote à cet égard. En 1978, François Mitterrand, alors chef de l'opposition en France, s'arrêta pour deux jours à Québec. On me le confia. La première journée, il demeura froid, impassible. Il paraissait même ennuyé. Le second jour, je l'amenai à la maison Fornel de la place Royale. Sur un mur de la cave se déployait une immense carte de l'Amérique française à son apogée. L'air distrait, il s'avança et, les deux mains derrière le dos, s'immobilisa. Il ne bougeait plus. Je m'approchai. Il me lança un regard interrogateur en portant son regard sur ces chaînes de forts qui sillonnaient le continent : Richelieu, Maurepas, Orléans, Pontchartrain, Seignelay. Et ce fleuve Colbert, et ces Grands Lacs situés au centre. À partir de ce moment, il ne fut plus le même. Il voulait savoir. Plus tard, il m'écrira que ce jour-là il avait compris beaucoup de choses, peut-être même le fameux cri du général de Gaulle.

La cartographie est d'abord une forme de savoir, c'est souvent l'occasion d'un bilan. Et c'est aussi une forme de pouvoir. Pour un souverain, les cartes anticipent une conquête, une prise de possession; elles confirment aussi la réalité d'une domination. Souvent elles sont l'expression d'une convoitise. Ainsi, dès le début du XVIIe siècle, les cartographes anglo-américains persistent à prolonger la zone d'influence des Treize Colonies jusqu'à la rive sud du fleuve Saint-Laurent.

Au-delà des célébrations du 400e anniversaire de la ville de Québec, quelle est l'actualité d'un tel atlas historique ?

Mise en perspective, avec ses 400 ans d'histoire, la ville de Québec apparaît comme un point d'arrivée, une porte d'entrée, un lieu de passage, un éventuel poste de douane sur la route de la Chine, le siège d'un immense diocèse, la capitale d'un vaste empire, puis celle d'un plus modeste pays avant de se faire supplanter et de devenir « la vieille capitale ».

Géographiquement, le Québec est une extrémité de continent. Il forme la partie la plus septentrionale de l'Amérique septentrionale. Il ouvre naturellement sur l'extérieur, situation anormale pour une « province ». On veillera donc à l'enclaver : le golfe sera de compétence fédérale de même que les eaux de l'extrême nord, tandis que le Labrador sera rattaché à Terre-Neuve.

Issue d'une première conquête en 1763, la Province de Québec est amputée à l'ouest, en 1792, et placée en situation de subordination politique en 1840. Bien encadrée dans une fédération, elle voit partir une grande partie de sa population dans la seconde moitié du XIXe siècle et s'installe dans la survivance.

Capitale politique, humiliée en 1982, Québec résiste et offre, envers et contre tous, une indéniable qualité de vie. Le bonheur est dans le pré ou sur les Plaines. Cet atlas permet de prendre la mesure d'un continent et aussi d'une histoire fascinante. Les Américains n'en croiront pas leurs yeux, les Français seront bien incrédules ou bien nostalgiques, les immigrants commenceront à comprendre le combat québécois. Ils pourront décider de s'y associer comme des centaines de milliers de leurs prédécesseurs. Après tout, le Québec est terre de rencontre, terre d'immigration ; il est aussi un puissant creuset fondé sur le métissage et la cohabitation.

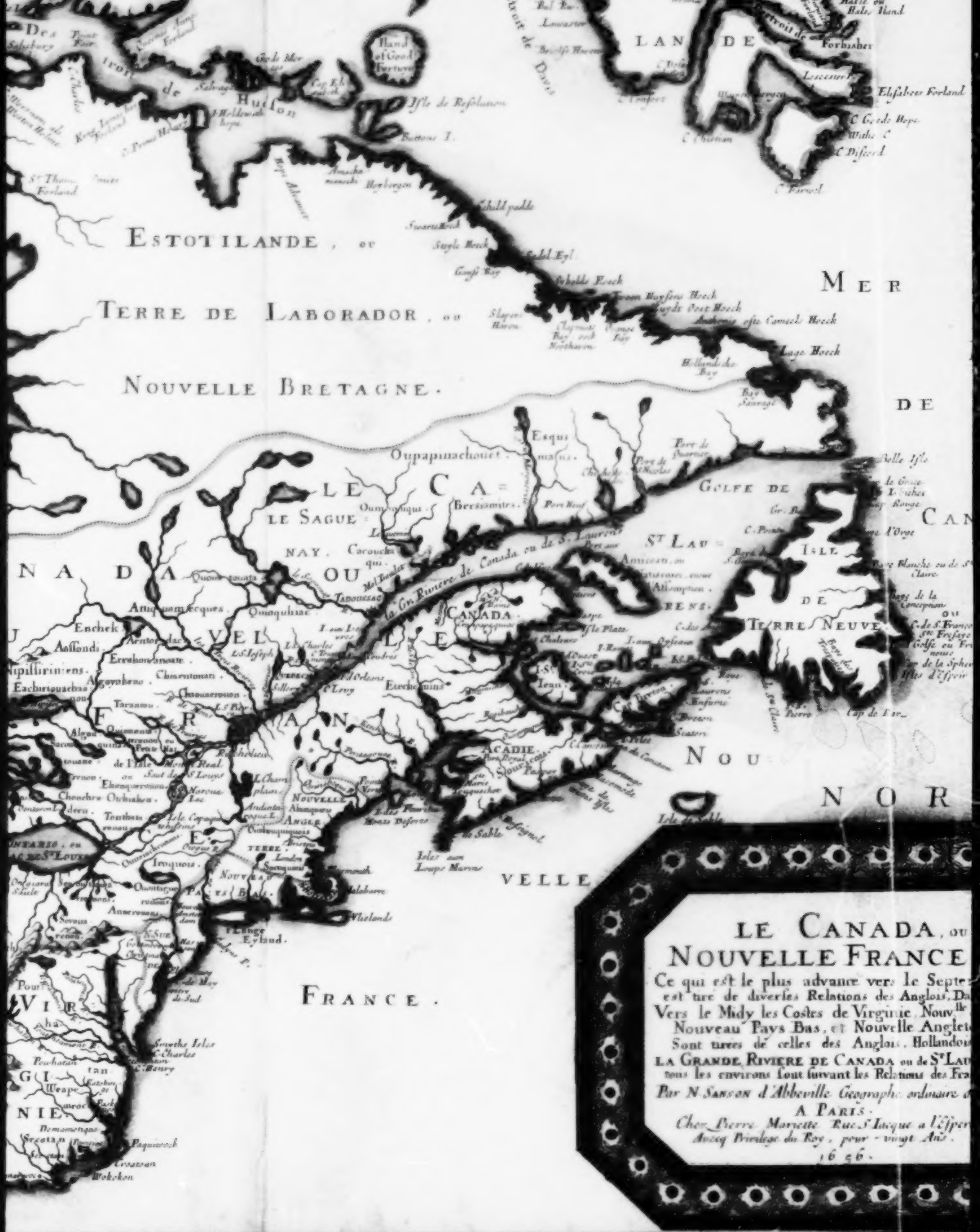
Coincés entre deux solutions jugées impossibles par l'historien Maurice Séguin, c'est-à-dire l'assimilation ou l'indépendance, les Québécois, au plus fort de leur Révolution tranquille, ont perdu leurs réflexes face à deux facteurs fondamentaux : la population et le territoire. Même un parti indépendantiste n'a pas su oser en matière de natalité et d'aménagement. Depuis peu, on a sonné le réveil sur le plan démographique avec des éléments concrets de politique de natalité, mais on tourne dangereusement en rond face à l'aménagement du territoire. La lucidité et le courage politiques font défaut.

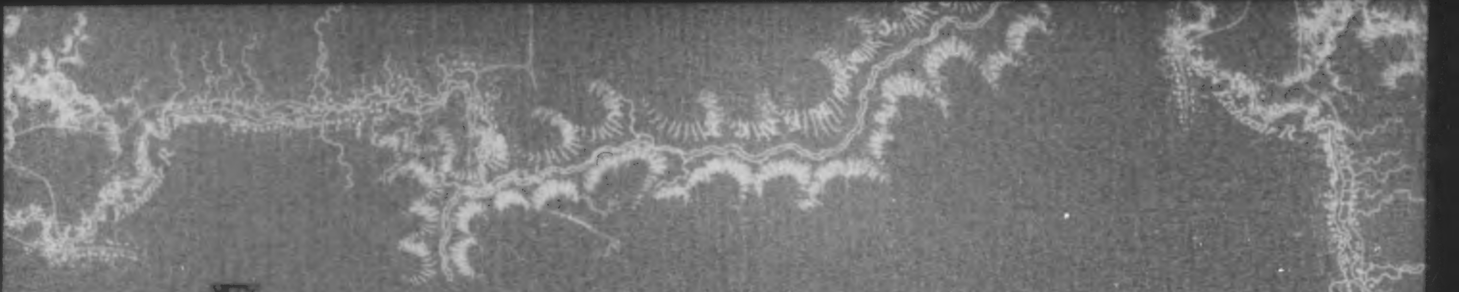
Comme coauteur d'un atlas historique, j'ai vu avec désespoir disparaître, d'un trait de plume, une centaine de municipalités. Un patrimoine toponymique et historique a été sacrifié sans raison. Cette perte de repères est dramatique, et dire que cette bêtise est le fait d'un parti qui mise sur le sentiment identitaire…

Puisse cet atlas contribuer à entretenir la mémoire des chevauchées de géants de nos ancêtres Blancs et Amérindiens, aussi à rappeler le souvenir de lieux de naissance et de vie qui ont chacun leur histoire. Le remède est simple : passer des heures à scruter les cartes d'hier et à imaginer celles de demain.

PRENDRE LA MESURE D'UN CONTINENT

PAGE DE DROITE
Le Canada, ou Nouvelle France, par Nicolas Sanson, Paris, Pierre Mariette, 1656, carte gravée. Détail.

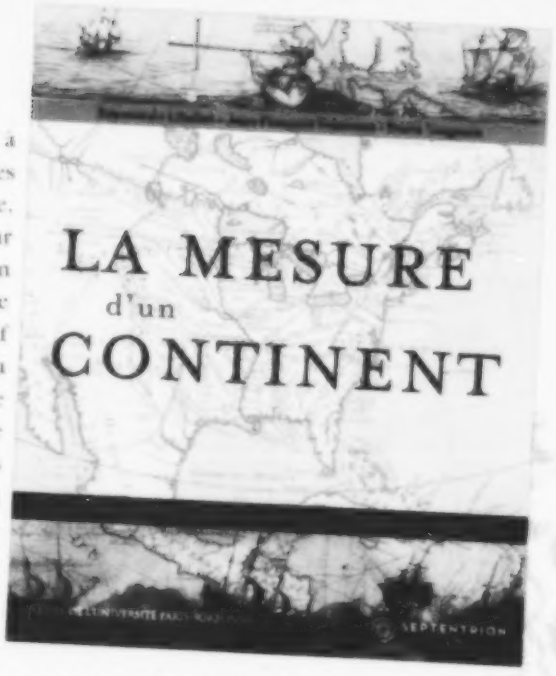

LE CANADA, ou
NOUVELLE FRANCE
Ce qui est le plus advancé vers le Septe
est tiré de diverses Relations des Anglois, Da
Vers le Midy les Costes de Virginie, Nouv.lle
Nouveau Pays Bas, et Nouvelle Anglete
Sont tirées de celles des Anglois, Hollandois
LA GRANDE RIVIERE DE CANADA ou de St LAU
tous les environs sont suivant les Relations des Fra
Par N. SANSON d'Abbeville Geographe ordinaire
A PARIS.
Chez Pierre Mariette Rue S.t Iacque a l'Esper
Avecq Privilege du Roy, pour vingt Ans.
1656.
ESTOTILANDE, ou
TERRE DE LABORADOR, ou
NOUVELLE BRETAGNE.
MER
DE
CAN
NOU
NOR
VELLE
FRANCE.
LE CA=
NA DA
OU
LE SAGUE=
NAY.
GOLFE DE
St LAU=
RENS.
ISLE
DE
TERRE NEUVE.
ACADIE.
CANADA
NOUVELLE
ANGLE
TERRE.
NOUVEAU
PAYS BAS.
VIR
GI
NIE.
ONTARIO, ou
LAC DE St LOUYS
Isle de Resolution
Buttons I.
Elisabets Forland
C Goede Hope
C Discord
C Farwel
Forbisher
Lancaster
Belle Isle
Cap de Ray
Isle de Sable
Isles aux Loups Marins
Lange Eyland
Smythe Isles
C Charles
C Henry
Paquiwock
Croatoan
Wokokon
Oupapinachouet
Bersiamites
Tadoussac
Montreal
Richelieu
Iroquois
Nipissiriniens
Assondi
Enchek
Hollandsche Bay
Lage Hoeck
Port Royal
Cap de Sable



En septembre dernier, les éditions du Septentrion et Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) ont annoncé la parution d'un ouvrage majeur sur la cartographie de l'Amérique du Nord : *La mesure d'un continent : atlas historique de l'Amérique du Nord, 1492-1814*. L'ouvrage raconte la formidable quête de savoir cartographique qui occupa les coureurs des bois, les missionnaires, les navigateurs et les militaires sur le continent nord-américain, depuis l'époque des premières rencontres entre Européens et Amérindiens jusqu'aux premières grandes traversées du continent à l'aube du XIXe siècle. Livre couleur de grand format, *La mesure d'un continent* met en valeur des cartes en provenance de plusieurs collections importantes, notamment celles de BAnQ, mais aussi celles de la Bibliothèque nationale de France, du Service historique de la Marine, du Musée Stewart, de Bibliothèque et Archives Canada, de la bibliothèque de l'Université McGill, de la Library of Congress, de la Newberry Library et du Musée de l'Amérique française. Écrit par Raymonde Litalien, Jean-François Palomino et Denis Vaugeois, l'atlas comprend une quarantaine de chapitres abordant des sujets aussi variés que la cartographie amérindienne, l'Acadie, la toponymie, la baie d'Hudson, la mer de l'Ouest ou la conquête du Canada par l'Angleterre. Voici quelques extraits de cet ouvrage indispensable pour mieux comprendre tous ceux qui ont pris la mesure du continent.

EXTRAITS DE *La mesure d'un continent : atlas historique de l'Amérique du Nord, 1492-1814*

Raymonde Litalien, «**Introduction**», dans *La mesure d'un continent*, p. 11.

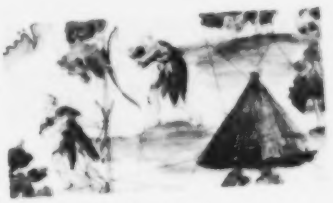


Double continent désigné par un seul nom à partir du XVIe siècle, l'Amérique reste longtemps hors des réseaux de la connaissance des habitants de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Elle est pourtant fréquentée par des populations d'origine sibérienne qui, depuis environ quinze mille ans, traversent le mince détroit séparant l'Asie de l'Amérique du Nord. Au gré du réchauffement progressif du sol, géologiquement jeune par rapport aux autres de la planète, les chasseurs sibériens continuent de poursuivre le gibier jusqu'au Sud. Certains groupes retournent ensuite vers le Nord, se fixent sur des terres devenues propres à l'agriculture, comme dans la région des Grands Lacs, ou nomadisent dans le vaste espace giboyeux que leur offre le continent tout entier. De grandes civilisations se constituent alors au cours des deux millénaires précédant l'ère chrétienne. Seule l'archéologie sait révéler quelques secrets de cette lointaine période préhistorique.

L'Europe de l'Ouest oublie ces émigrants qui ont déserté la partie orientale de son continent. Même la contrée d'itinérance de ces grands chasseurs reste inconnue des Européens jusqu'à la fin du XVe siècle de notre ère. Faisant exception à l'ignorance générale, seuls les Vikings s'installent provisoirement sur les côtes atlantiques du continent au tournant du premier millénaire, mais ils ne créent aucun effet d'entraînement. Le peu d'information sur ces colonies éphémères habitant des rivages sans nom, parvenant aux oreilles européennes, ne suffit pas à déclencher un mouvement de curiosité. Aucun récit, ni aucune carte de première main, ne peut témoigner de cet épisode de l'histoire.

Quelques siècles plus tard, ignorant les pérégrinations de leurs prédécesseurs, des Européens du Nord abordent aux mêmes rivages, collectant des ressources vivrières pour assurer la subsistance de cités à la population croissante. Les pêcheurs français et anglais, dans la seconde moitié du XVIe siècle, suivent les courants marins longeant l'Islande, le Groenland vers les bancs de poissons et retrouvent les «terres neufves». Pour les Espagnols et les Portugais, qui commençaient à imaginer une route occidentale vers la Chine et l'Inde, «vieux pays» pourvoyeurs de soie, d'épices et autres biens précieux, les terres émergeant de l'océan Atlantique ne figurent, sur les premières cartes, que sous la forme de quelques îles, laissant entre elles des passages devant conduire à l'Asie. Mais ces terres se révèlent bientôt une vaste barrière continentale dont la dimension ne cesse d'outrepasser les hypothèses les plus audacieuses des marins. La perception du monde en est bouleversée, les concepteurs de mappemondes déploient des prodiges d'imagination pour faire une place à l'Amérique et la dessiner selon les présomptions du moment.

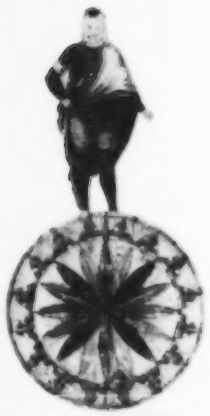
Pour en savoir plus
[Plan de la province de Québec], par Samuel Holland et John Collins, Québec, janvier 1761 et 1770, 1860.



Les Indiens et la cartographie

« ILS MARQUENT LE VRAI NORD »

Denis Vaugeois, **«Les Indiens et la cartographie»,**
dans La mesure d'un continent, p. 205-206



Désireux de commercer, les Européens ne se sont pas questionnés longtemps sur les connaissances géographiques des Amérindiens. Il était évident que ceux-ci s'orientaient avec facilité et pouvaient se déplacer sur de longues distances. « Ces sauvages, écrivait l'intendant Raudot au début du XVIIIe siècle, sçavent les routes des bois et les connoissent comme nous savons les ruës d'une ville. » Sans hésiter, les Français les recrutèrent comme guides et adoptèrent leurs moyens de transport. « Dans les forêts les plus épaisses & dans les temps les plus sombres, écrit le père Lafitau, ils ne perdent point, comme on dit, leur Étoile. Ils vont droit où ils veulent aller, quoique dans des païs impratiqués, & où il n'y a point de route marquée. »

Les Européens, eux, avaient besoin de cartes. Parmi les Français qui marchèrent le continent, plusieurs savaient faire des relevés étonnamment justes des endroits visités. Pour le reste, ils questionnaient les Indiens et leur demandaient de tracer des cartes ou du moins de faire des dessins. À la demande de Jacques Cartier qui aurait voulu s'engager à l'ouest d'Hochelaga, ses jeunes guides iroquoiens posèrent sur le sol des bâtonnets pour représenter la rivière et placèrent par-dessus des petites branches pour indiquer les sauts ou rapides, raconte Richard Hakluyt dans une note accompagnant le récit du troisième voyage.

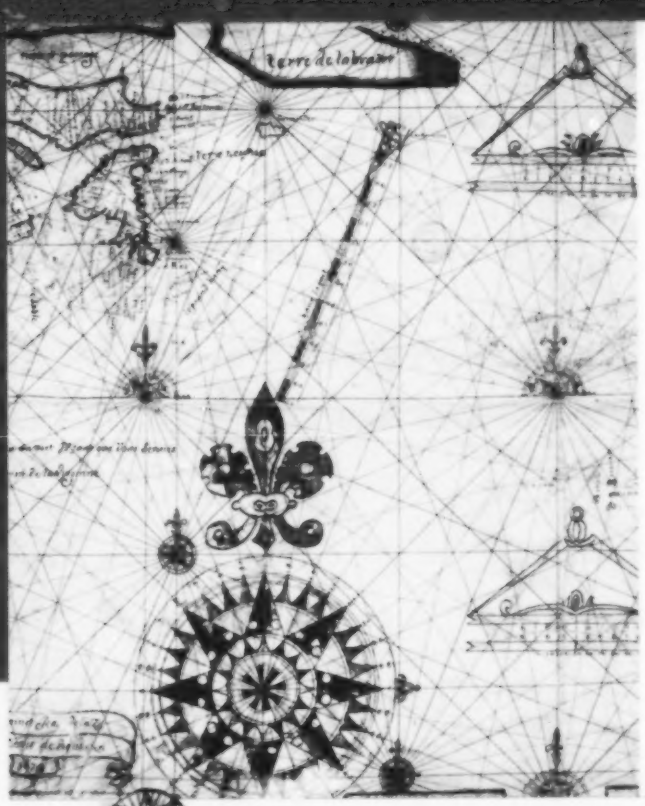
Cette pratique de « faire des dessins » aux Européens devint coutumière. Les Indiens en prirent l'habitude. « Ils tracent grossièrement sur des écorces, ou sur le sable, des Cartes exactes auxquelles il ne manque que la distinction des degrés », écrit un Lafitau enthousiaste. Les premiers explorateurs ne se privent pas de les questionner, ainsi que le fera John Smith pour sa carte de la Virginie publiée en 1612. Habituellement vantard, Smith confesse qu'il n'a pas exploré tout le territoire montré. Il indique même, par de petites croix de Malte placées ici et là, ce qu'il a obtenu par les informations reçues des Sauvages (« [...] by information of the Savages »).

Champlain pour sa part interroge constamment ses guides indiens. Il les apprécie de même que leur étonnante embarcation. « Mais avec les canots des sauvages l'on peut aller librement & promptement en toutes les terres, tant aux petites rivières comme aux grandes. Si bien qu'en se gouvernant par le moyen desdits sauvages & de leurs canots, l'on pourra voir tout ce qui se peut, bon & mauvais, dans un an ou deux », commente-t-il en 1603 en face de rapides toutefois infranchissables. Heureusement, « un homme peut porter aisément » un canot, d'où son optimisme. Il veut tout de même savoir ce qui l'attend au-delà. « Nous interrogeames les Sauvages que nous avions, de la fin de la rivière, que je leur fis figurer de leurs mains, & de quelle partie procédait sa source. » Habile cartographe, il indique sur ses cartes ce que lui apprennent les Indiens.

Jean-François Palomino, **« Des toponymes plein la carte »,**
dans La mesure d'un continent, p. 218

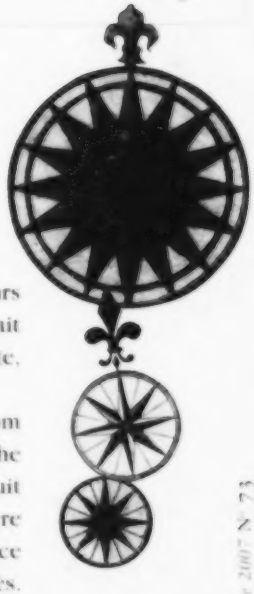
L'acte de nommer, comme celui de cartographier, est une forme d'appropriation du territoire, toute symbolique soit-elle. Nommer un territoire, un lieu, un *topos*, c'est en quelque sorte le baptiser, le soustraire au *no man's land* barbare pour le faire entrer dans sa propre civilisation. Pendant plus de trois siècles, les Français ont couvert de noms l'espace colonial qu'ils se sont taillé en Amérique, héritage encore visible sur les cartes actuelles du Canada et des États-Unis. La Nouvelle-France a été l'occasion, pour les esprits créateurs, de laisser libre cours à leur imagination en marquant le territoire de noms significatifs. Les milliers de toponymes inventés ou empruntés aux autochtones ont chacun une signification particulière, une histoire bien à eux.

Les explorateurs et géographes européens ont eu le réflexe de s'inspirer de leurs royaumes d'origine : Nouvelle-France, Nouvelle-Angleterre, Nouvelle-Castille, Nouvelle-Écosse, Nouvelle-Belgique, sans oublier les éphémères Nouvelle-Suède ou Nouveau-Danemark.



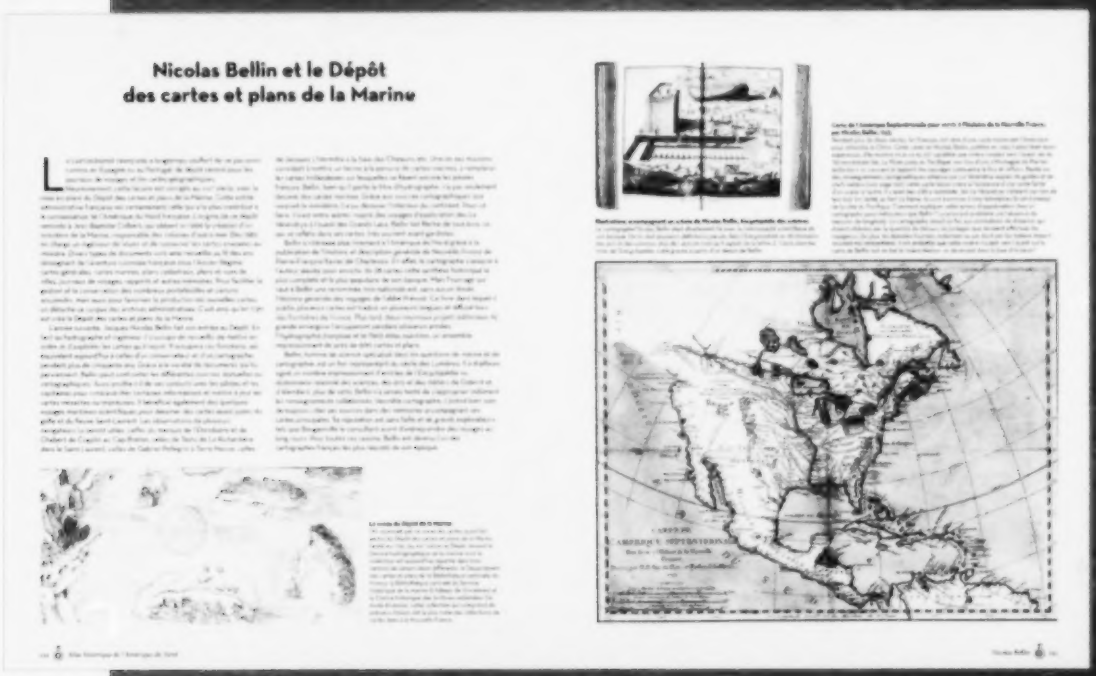
L'univers du poisson

TERRE-NEUVE ET LABRADOR



En forgeant de toutes pièces ces nouveaux territoires, ils ont rendu un grand service à leurs souverains, car ils leur ont permis d'agrandir aisément leurs royaumes. L'Amérique était perçue comme un vaste territoire vierge où pouvaient être transposés un nom et, à sa suite, le concept de civilisation.

L'origine du nom Nouvelle-France illustre bien cette utopie américaine. Le nom apparaît pour la première fois sur une carte réalisée en 1529 par l'explorateur et cartographe italien Gerolamo Verrazzano. Il est alors inscrit sous sa forme latine : *Nova Gallia*. Fruit de l'expédition de son frère Giovanni sur les côtes nord-américaines, ce toponyme s'ancre solidement dans le paysage cartographique de l'époque. Et pourtant, la Nouvelle-France n'existe pas vraiment. Certes les Français ont tenté d'occuper les lieux, mais sans succès. Il a fallu attendre le XVII[e] siècle et l'arrivée de Champlain au Canada avant que la réalité ne rattrape enfin le nom.


Nicolas Bellin et le Dépôt
des cartes et plans de la Marine

Pour servir à l'Histoire de la Nouvelle France.

Raymonde Litalien, **«Commerce, religion et explorations»,**

Un siècle après les explorations de Giovanni Caboto aux «terres-neufves», il ne s'y trouve encore aucun établissement européen. Les Français fréquentent assidûment le littoral du golfe et du fleuve Saint-Laurent pour la pêche à la morue et la traite des pelleteries mais ne sont pas pressés de s'installer. La manne venue de la mer et les peaux collectées par les Amérindiens leur suffisent et ne nécessitent pas de présence constante. La France se trouve ainsi très bien placée pour fonder une colonie au bord du «fleuve de Canada», pour le remonter et parvenir, d'après les dires des autochtones, à la «mer de l'Ouest».

Les expéditions françaises de Jacques Cartier et de Jean-François de La Roque de Roberval, de 1534 à 1543, se concentrent principalement sur la vallée du Saint-Laurent, avec la certitude d'y avoir trouvé le passage tant recherché. Ainsi, au début du XVIIe siècle, on croyait savoir déjà beaucoup de choses sur le littoral atlantique et sur celui du fleuve jusqu'à Montréal, assez pour y placer des colons à demeure. Les pêcheurs, ces explorateurs anonymes, racontaient à leurs compatriotes ce qu'ils avaient vu et entendu. D'après la carte du dieppois Guillaume Levasseur (1601), avec sa toponymie d'origine française ou issue des langues amérindiennes, on peut aisément admettre que ces territoires côtiers et leurs habitants étaient effectivement devenus familiers aux marins français.

D'ailleurs, c'est sans doute à Dieppe, ce haut-lieu de la cartographie et du commerce nord-atlantique, qu'a germé le projet de postes commerciaux stables. L'élément déclencheur tient à un homme, François Aymar de Chaste, amiral du Ponant. Il est gouverneur de la ville en 1600, quand l'armateur dieppois Pierre Chauvin de Tonnetuit reçoit le mandat de fonder un établissement à Tadoussac. De Chaste s'intéresse au nouveau monde, aux conquêtes espagnoles et portugaises. Il croit aussi en l'importance, pour la France, de se tailler un empire en

Amérique du Nord. Le *Brief discours des choses les plus remarquables reconnues aux Indes Occidentales*, rapporté par Samuel de Champlain de son séjour aux Antilles et au Mexique (1599-1601), finit de le convaincre. Après la mort de Chauvin, en février 1603, le vieil amiral reprend lui-même le monopole commercial de la Nouvelle-France, envoie un navire faire la traite à Tadoussac, sur lequel il demande à Champlain de s'embarquer. À son décès, de Chaste est remplacé par un autre de ses proches, Pierre Dugua de Monts, gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi, auparavant lieutenant pour le roi en la ville de Honfleur, sous les ordres du commandeur de Chaste, durant la campagne contre les Ligueurs.

Au tournant du XVII[e] siècle, le roi Henri IV, malgré les réticences de son conseiller principal, le duc de Sully, réussit enfin à fixer les bases d'une Nouvelle-France en Acadie puis à l'étendre à la vallée du Saint-Laurent. Le roi et ses explorateurs sont encore loin de soupçonner le temps et les efforts que cette partie septentrionale de l'Amérique exigera avant de se révéler complètement au reste du monde. Un réseau de grands commis de l'État, proches du roi Henri IV, entretenant de solides liens avec le parti huguenot et fortement engagés dans le commerce atlantique, se trouve ainsi à l'avant-garde de l'entreprise française au Canada. À ces nobles s'adjoignent des techniciens de la mer, comme François Gravé Du Pont, capitaine au long cours, et Samuel de Champlain, d'abord explorateur et cartographe, puis appelé à diverses fonctions de commandement, si bien qu'il apparaît bientôt comme la pierre d'angle de l'édifice français en Amérique.

EXTREMA AMERICÆ

Jean-François Palomino, **«La grammaire des cartes»**,
dans La mesure d'un continent, p. 280

1

2

IMAGE 1
Carte du Mexique et de la Floride, par Guillaume Delisle, Paris, chez l'auteur, 1703, carte gravée. Détail.

IMAGE 2
A View of Quebec from the South East, gravure, dans Atlantic Neptune de Joseph Frederick Waller Des Barres, Londres, col. BA, 1781.

À son premier voyage sur l'Atlantique, aux abords des côtes américaines, le baron de Lahontan subit un rite initiatique bien ingrat : des matelots au visage noirci, en guenilles, lancent cinquante seaux d'eau à la figure des nouveaux voyageurs, et ce, après les avoir contraints de jurer à genoux sur un recueil de cartes marines. Quelques années plus tard, au cœur du continent, le même Lahontan traîne dans ses bagages un astrolabe, un demi-cercle, plusieurs boussoles, deux grosses montres, des pinceaux et du papier à dessin pour pouvoir faire les cartes des pays qu'il visite. Lorsqu'il se rend chez les Gnacsitares, un chef indien lui offre une grande carte dessinée sur des peaux de cerf. De retour en Europe, Lahontan publie ses récits de voyages, dans lesquels il insère des cartes, «ce qu'il y a de plus utile et de très conforme au goût du siècle», permettant de «[voir] d'un coup d'œil la véritable disposition de ce pays-là». Observateur perspicace, témoin lucide de la vie en Amérique du Nord, le baron de Lahontan rappelle ainsi, par plusieurs exemples, l'importance de la carte géographique à son époque. Utilisée tant par les navigateurs, les officiers d'armée, les Indiens ou les rois d'Europe, elle est avant tout un objet, un artéfact indispensable qui répond à un besoin universel de communication, dont l'identité se définit essentiellement par une fonction : situer les hommes dans leur environnement.

Prenant la relève d'une parole impuissante, cet objet bénéficie d'un avantage certain sur le texte : celui de l'instantanéité de l'image, qui donne à voir un tableau synthétique du savoir géographique. D'un seul coup d'œil, la carte peut montrer une parcelle de terrain ou un continent entier, avec ses particularités physiques et humaines, sans devoir suivre les détours sinueux du texte écrit. La carte est un mode de communication qui nécessite une forte capacité d'abstraction. Elle fait appel à une opération perceptive et cognitive relativement complexe, cherchant à imiter, par divers subterfuges, la réalité géographique. Avec ses pictogrammes, ses lignes régulières et irrégulières, ses formes, son écriture, ses ornements, la cartographie possède un vocabulaire détaillé, une grammaire, un code graphique superposant plusieurs couches d'information, selon des conventions connues et acceptées. Aussi, pour déchiffrer les cartes anciennes, il peut être utile de connaître les principaux éléments qui les composent.

TERRE DE LABRADOR

PACIFIQUE

A map of the British Colonies in North America, par John Mitchell. Londres, après 1754

A Map Exhibiting all the New Discoveries in the Interior Parts of North America, par Aaron Arrowsmith. Londres, 1811

Amérique septentrionale, par John Mitchell, traduit de l'anglais par Georges-Louis Le Rouge. Paris, 1754

Partie occidentale du Canada, par Vincenzo Coronelli, 1688 (page précédente) et détail d'un globe terrestre de Coronelli présenté à Louis XIV en 1688 (ci-dessus)

Denis Vaugeois, «**Le Nord-Ouest. Compagnies rivales**», *dans La mesure d'un continent*, p. 250-263

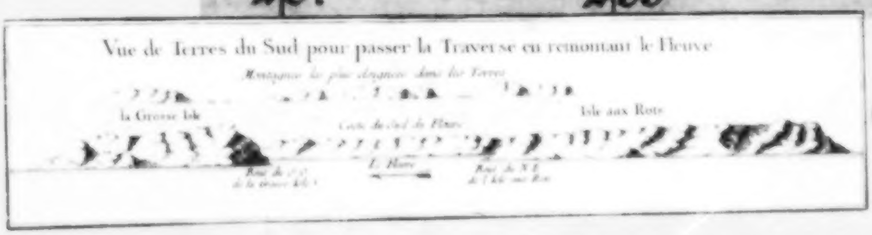
Malgré les succès de la traite, la recherche d'un passage vers l'Ouest continuait de hanter les esprits. En 1742, Christopher Middleton fit quelques explorations à l'ouest de la baie d'Hudson. Le vrai mouvement fut toutefois donné par Moses Norton, grand patron au fort Prince of Wales (Prince de Galles), à l'embouchure de la rivière Churchill. Poste stratégique qui, tout en étant un peu plus éloigné de l'Angleterre que Montréal, n'en est pas moins accessible une centaine de jours par année. En 1767, des Indiens chipewyans informent Norton de l'existence de mines de cuivre quelque part au Nord-Ouest. Matonabbee et Idotliaze ont même dressé une carte de la côte depuis l'embouchure de la rivière Churchill jusqu'à celle où se trouvent les mines en question. N'est-ce pas l'occasion de poursuivre la recherche d'un passage en même temps que de vérifier les dires des Indiens? Samuel Hearne, jeune traiteur, remarqué pour sa force et son adaptation à la vie rude du Nord, est chargé de cette mission. Ses deux premières tentatives sont des échecs. La troisième fois, il s'allie à Matonabbee qui prend la tête d'une petite troupe composée principalement de ses sept femmes. Elles seront indispensables, explique l'Indien. Elles les protégeront du froid, s'occuperont des vêtements et des équipements, de la nourriture – elles-mêmes mangent peu – et du transport des bagages. Argument suprême : elles peuvent porter deux fois la charge d'un homme. L'expédition qui les mène jusqu'à l'embouchure de ladite rivière qu'on nommera Coppermine dure 19 mois (1771-1772). Bilan : peu de cuivre, point de passage et la conviction que le continent est beaucoup plus large qu'on ne le pense. Surtout, Hearne laissera un récit de son expédition; ses observations font aujourd'hui les délices des historiens, des anthropologues et des naturalistes. Pour Hearne, Matonabbee était un personnage habile et fiable. Norton, un débauché, père d'une fille extraordinaire, Mary, laquelle fut le grand amour de l'explorateur.

1

Pour tout savoir sur les cartes et plans à BAnQ, une seule adresse : www.banq.qc.ca/cartes

par Jean-François Palomino, cartothécaire
Direction de la recherche et de l'édition

Il n'est pas toujours facile de s'y retrouver parmi les nombreuses collections de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ). Les usagers qui cherchent des cartes, des plans ou des atlas doivent parfois visiter plusieurs édifices (centres d'archives, Grande Bibliothèque, Centre de conservation) et consulter plusieurs instruments de recherche avant de trouver la pièce qu'il leur faut. Pour leur faciliter la tâche, il existe maintenant une page du portail Internet de BAnQ consacrée à ses collections de cartes et à l'information cartographique. On y trouve des descriptions de collections et les instruments de recherche qui permettent de les explorer, des liens vers les ressources électroniques les plus utiles, vers des guides bibliographiques, vers des publications intéressantes et vers les principaux services de BAnQ utiles aux chercheurs et au grand public tels que la reproduction et l'aide à distance. www.banq.qc.ca/cartes, une adresse à mettre dans ses signets !



2

Images 1 et 2
Carte du cours du fleuve de Saint Laurent, par Jacques Nicolas Bellin, 1761, carte gravée. Détails.

PLAN DE LA UILLE DE QUEBEC.
FLEUUE
S LA
Louis.
K Redoute Dauphine.
L.L. Coteau de la Potasse.
M Magasin du Roy
N Magasin a Poudre.
O Le Palais.
P L'Eveché.
Q La Catedralle.
R Les Recolets.
S Les Jesuites.
T Le Seminaire.
V. Les ursulines
X. L'hotel Dieu.
Y. Eglise de la basse ville.
2. Citadelle proposée a faire.
3. 3. Mur et Rampart fait et partie du faire
4 4 Enceinte proposée a faire.

DÉCOUVRIR LE MONDE : LES CARTES GÉOGRAPHIQUES DE BAnQ

par MONIQUE LORD, archiviste
Centre d'archives de Québec

JEAN-FRANÇOIS PALOMINO, cartothécaire
Direction de la recherche et de l'édition

NICOLE FONTAINE, bibliothécaire
Direction de la référence et du prêt

MARTIN RÉMILLARD, bibliothécaire
Direction de la référence et du prêt

Documents d'une grande richesse, par leur contenu, mais aussi souvent par leur présentation, les cartes évoquent la découverte du territoire, le voyage et l'aventure. L'aventure des premiers explorateurs, des pionniers, mais aussi celle de tous les voyageurs d'hier et d'aujourd'hui, encore et toujours animés de cette soif de découvrir de nouveaux horizons. Partez à la découverte de l'univers des cartes dans les neuf centres d'archives, au Centre de conservation et à la Grande Bibliothèque de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ).

1

Dans les centres d'archives

Sources importantes d'information sur l'histoire du Québec et de sa population, les archives cartographiques réparties dans les neuf centres d'archives de BAnQ totalisent environ 190 000 cartes et plans. Tous ces documents sont regroupés au sein de fonds et de collections d'archives. Ils proviennent des ministères et organismes gouvernementaux tenus de verser leurs archives à BAnQ ainsi que d'organismes privés et de personnes qui ont fait don de leurs documents. D'origines diverses, les archives cartographiques sont donc très variées. En provenance des services gouvernementaux responsables de la gestion des terres et de la cartographie ainsi que des arpenteurs œuvrant dans le secteur privé, ce sont des plans d'arpentage de seigneuries, de cantons et de lots de terres produits à partir du XVII[e] siècle, des plans du cadastre de tout le territoire québécois datant de la deuxième moitié du XIX[e] siècle et des cartes topographiques. S'ajoutent à ces derniers des plans de chemins de fer, des plans de chemins des grands voyers, des plans sur les concessions forestières ou encore des plans sur divers sujets versés avec les minutes des notaires et avec les dossiers des cours de justice. D'une autre époque, ces documents dressés à la main ont été exécutés, pour certains d'entre eux, avec une étonnante précision.

PAGE DE GAUCHE
Plan de la ville de Québec, par Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, 1727, carte manuscrite. Détail.
IMAGE 1
A New and Accurate Map of the English Empire in North America, par la Society of Anti-Gallicans, Londres, Wm Herbert & Robt. Sayer, 1755, carte gravée.

1

2

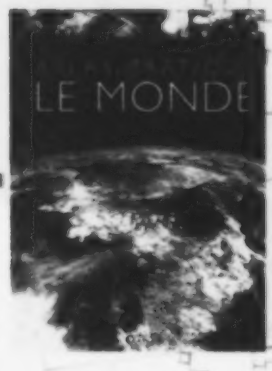
La consultation des archives cartographiques est gratuite. Les chercheurs n'ont qu'à se présenter dans les centres d'archives durant les heures d'ouverture. Les généalogistes, arpenteurs, historiens, géographes, étudiants et propriétaires peuvent y retracer les terres de leurs ancêtres, suivre l'évolution de l'occupation d'un terrain ou trouver la preuve de l'emplacement exact d'une borne d'arpentage ou d'un ancien chemin. Si aucune restriction ne s'applique, ils peuvent obtenir une reproduction des documents pour leurs recherches ou pour une publication; les institutions muséales peuvent aussi les emprunter pour leurs expositions.

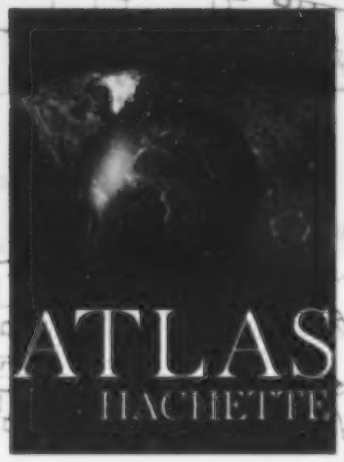
Le repérage de ces documents s'effectue facilement à l'aide d'une base de données qui contient une description à la pièce assez détaillée. D'ici la fin de l'année 2007, les données descriptives pourront être accessibles sur le portail Internet de BAnQ à l'aide de l'outil de recherche Pistard, qui donne accès aux documents contenus dans les nombreux fonds d'archives de BAnQ.

Au Centre de conservation

Établie à l'origine par les Sulpiciens pour leur bibliothèque de la rue Saint-Denis à Montréal, la collection patrimoniale de cartes géographiques localisée au Centre de conservation comprend aujourd'hui plus de 55 000 cartes, plans et atlas publiés depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours. Augmentée de documents reçus par dépôt légal, par achat ou par don, cette collection est l'une des plus complètes sur le Québec d'hier et d'aujourd'hui. Témoin éloquent de la production cartographique québécoise, elle comprend des œuvres de cartographes aussi réputés que Samuel de Champlain, Nicolas Sanson, Guillaume Delisle, Jacques-Nicolas Bellin, Joseph Des Barres, Joseph Bouchette et Charles Goad. Très diversifiée, la collection regorge de documents de toute nature : cartes touristiques, cartes géologiques, cartes topographiques, cartes cadastrales, cartes hydrographiques, cartes de colonisation, cartes militaires, plans d'utilisation du sol et bien d'autres encore. On peut y trouver aussi bien une carte de l'île d'Orléans au XVIII[e] siècle qu'un plan de Chicoutimi en 1918, une carte montrant les villages, chemins et positions militaires durant la rébellion de 1837, une carte routière du Québec de 1925, une vue à vol d'oiseau des Laurentides et du chemin de fer du Canadien Pacifique ou bien une image-satellite du Québec. La collection comprend aussi les cartes topographiques du Québec les plus récentes, à l'échelle 1:20 000, tout comme les plus anciennes, réalisées par le ministère de la Milice et de la Défense du Canada à partir de 1905.

L'utilisation actuelle de toutes ces cartes est extrêmement variée. Certains parviennent en les observant à localiser l'emplacement de peuples amérindiens depuis l'époque de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours. D'autres utilisent les plans de villes pour étudier l'histoire d'un site potentiellement contaminé ou pour préparer des fouilles archéologiques. Les historiens, géographes et urbanistes se servent des cartes anciennes pour documenter une recherche historique et pour mieux comprendre l'évolution des rapports entre l'homme et le territoire. Les généalogistes et les biographes les utilisent pour localiser le lieu de résidence ou le lieu de passage d'un ancêtre ou d'un personnage historique. Les muséologues les apprécient aussi pour agrémenter une exposition, sans oublier les professionnels de l'édition et de la télévision qui en font usage pour illustrer un livre ou un documentaire.





Cette diversité des utilisations s'explique autant par la richesse documentaire des cartes que par leur facilité d'accès. Toutes sont décrites dans le catalogue Iris, qui recense tous les documents publiés faisant partie des collections de BAnQ et qui est disponible en ligne. Plusieurs centaines sont numérisées et accessibles sur le portail de BAnQ. L'ensemble de la collection peut être consulté dans la salle de lecture du Centre de conservation, dont le personnel peut fournir une aide à la recherche.

À la Grande Bibliothèque

La Collection universelle de prêt et de référence qui se trouve à la Grande Bibliothèque propose également un vaste choix de documents cartographiques.

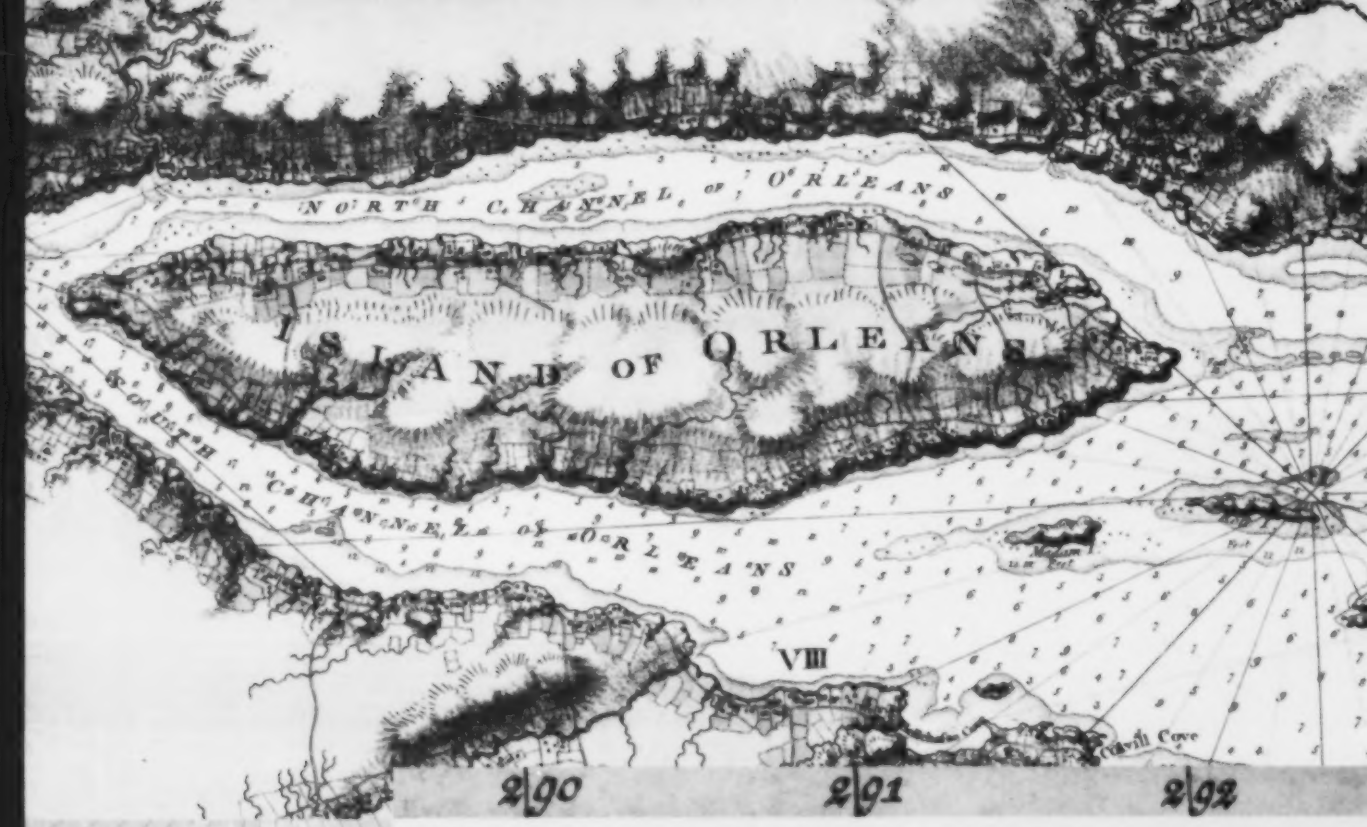
Au niveau 2, la section Cartes et plans invite le public à la consultation de sa collection dans un espace vaste et lumineux, témoin de la vie trépidante de la ville. Riche de plus de 5000 documents, cette collection comprend des cartes récentes publiées principalement depuis 2000. Elle représente le monde à des échelles variables, tout en accordant une place privilégiée au Québec. En constant développement, la collection regroupe des cartes topographiques du Québec à l'échelle de 1:20 000, 1:50 000 et 1:100 000, des cartes touristiques, des cartes de plein air, des cartes routières, des plans de villes, des cartes bathymétriques.

Par ses cartes topographiques, la Bibliothèque fournit aux usagers des outils pour percevoir avec précision les principales caractéristiques du relief québécois. Ses cartes touristiques et routières s'avèrent utiles aux usagers dans la planification de leurs loisirs et déplacements, que ce soit une escapade à New York ou une visite des arrondissements de Paris. En consultant la collection de plans de ville, les lecteurs s'orientent plus facilement dans ces lieux et en découvrent aisément toute la beauté et les attraits.

Les cartes de plein air et les cartes bathymétriques se révèlent de précieux instruments dans l'élaboration de projets de camping, d'activités de canotage, d'excursions de pêche ou de chasse, de randonnées pédestres ou en bateau, ou de visites dans les parcs nationaux, que ce soit au Québec, dans le reste du Canada ou ailleurs. La section Cartes et plans fournit des outils pour profiter de vacances de camping fort agréables au lac Mistassini ou en Slovaquie, ou encore pour organiser une partie de pêche dans la région de Chibougamau ou en France. Les cartes sont classifiées selon le système de la Library of Congress, qui permet de les regrouper selon les grandes divisions et subdivisions géographiques.

Localisée au niveau 3 de la Grande Bibliothèque, la collection d'atlas permet de découvrir la planète Terre sous ses aspects physiques et humains, à l'aide de cartes géographiques et thématiques ou de tableaux statistiques. Une sélection de documents comprenant des atlas géographiques, des atlas historiques ainsi qu'un grand nombre d'atlas routiers sont disponibles pour le prêt aux usagers. Bien que la politique d'acquisition privilégie les ouvrages portant sur le Québec et le Canada, on trouve à la Bibliothèque un grand nombre d'atlas traitant d'autres pays ou du monde dans son ensemble. La collection d'atlas s'adresse autant au chercheur, à l'étudiant et à l'amateur qu'au voyageur. Les mordus y trouveront aussi quelques reproductions d'atlas anciens ainsi que de magnifiques documents retraçant l'histoire de la cartographie.

À coup sûr, les collections cartographiques de BAnQ vous émerveilleront. Vous serez également fasciné de constater qu'elles se font de plus en plus accessibles sur le portail Internet de BAnQ. C'est une invitation au voyage…



À la découverte des cartes géographiques numériques

par Nicole Fontaine, bibliothécaire
Direction de la référence et du prêt

Vous préférez consulter des cartes géographiques sur Internet plutôt qu'en format papier? Un nombre toujours grandissant de ressources en ligne vous le permettent.

Les abonnés de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) peuvent consulter la base de données de langue anglaise World Atlas à la Grande Bibliothèque ou à distance. Elle renferme plus de 500 cartes en couleurs imprimables, enrichies d'information et de statistiques sur plus de 200 pays, sur tous les États américains, ainsi que sur les provinces et les territoires canadiens. Elle présente également des cartes thématiques des continents.

La base de données World Geography, également disponible à la Grande Bibliothèque et à distance, contient une section de cartes qui illustrent les continents, différents pays, provinces ou États, et les grandes villes du monde.

Le public peut aussi consulter des cartes du Québec sur Internet. Le ministère des Ressources naturelles et de la Faune dévoile une imposante collection de cartes sur son site Web (www.mrn.gouv.qc.ca/cartes/). Véritable portail, ce site débouche sur toutes les cartes et atlas des différents ministères ou organismes du gouvernement du Québec.

Pour sa part, le ministère des Ressources naturelles du Canada propose la Base nationale de données topographiques sur son site Web (cartes.rncan.gc.ca). De plus, le ministère a produit l'Atlas du Canada (atlas.nrcan.gc.ca), qui permet de visualiser des cartes interactives thématiques, représentant les provinces ou régions du Canada.

BAnQ met aussi à la disposition de ses abonnés des logiciels sur les cartes géographiques qui peuvent être empruntés.

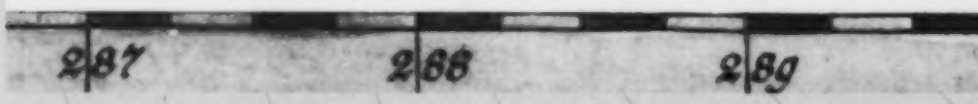


Image du haut
[*River of St. Lawrence, from Cock Cove near Point au Paire, up to River Chaudière past Quebec*], par Joseph Frederick Wallet Des Barres, Londres, 1781, carte gravée. Détail.

Rassembler

notre patrimoine cartographique contemporain à l'aide du dépôt légal

par Mireille Laforce, coordonnatrice de la Section du dépôt légal, Direction des acquisitions de la collection patrimoniale
et Jean-François Palomino, cartothécaire, Direction de la recherche et de l'édition

Le patrimoine documentaire ne comprend pas que des documents anciens. Grâce au dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) acquiert aussi toute publication produite au Québec dès sa parution. Cette obligation d'envoyer à BAnQ toutes leurs nouveautés, bien connue des éditeurs de livres, de revues et de journaux, touche également plusieurs autres types de publications, parmi lesquels figurent les documents cartographiques.

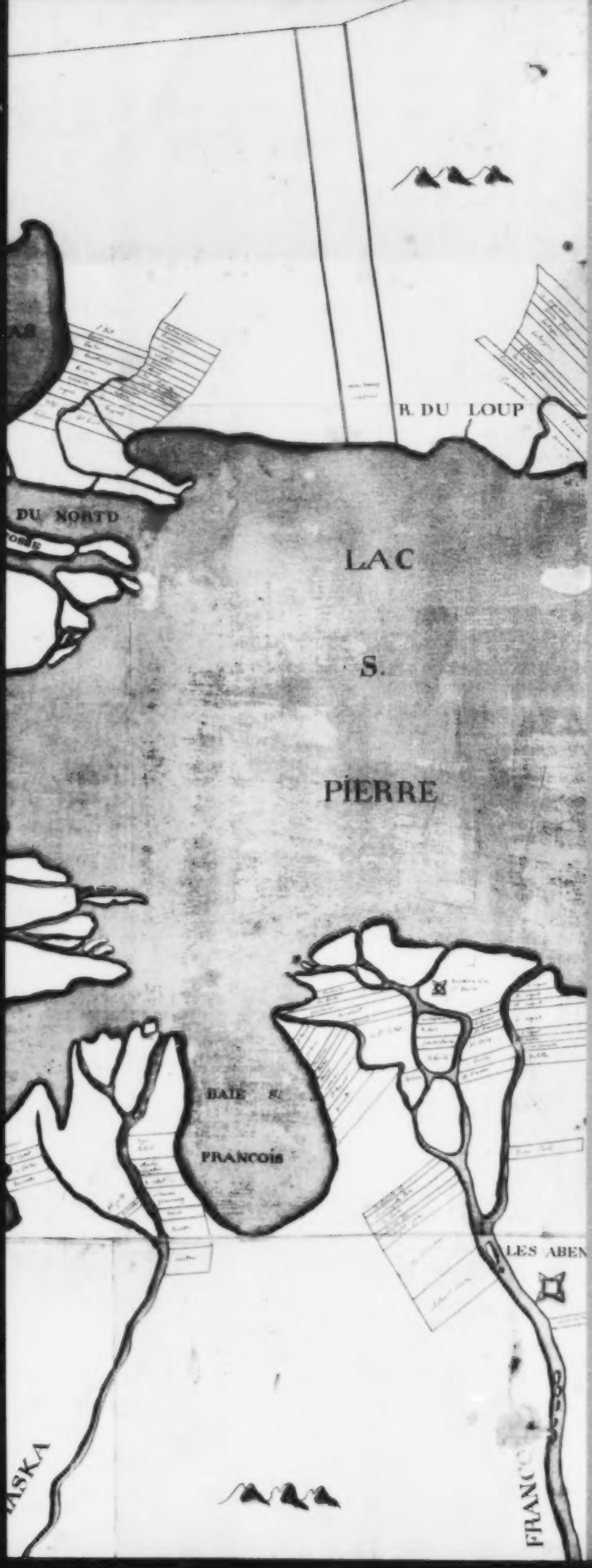
Si les cartes sont théoriquement soumises au dépôt légal depuis 1968, ce n'est qu'en 1980 que la Bibliothèque nationale du Québec a mis en vigueur ce mode d'acquisition. La première carte reçue, l'année suivante, représentait le village de Sainte-Anne-du-Lac (aujourd'hui Adstock, près de Thetford Mines). Depuis, plusieurs milliers d'autres cartes ont été reçues par cette voie. La procédure de dépôt légal est plutôt simple. L'éditeur doit, idéalement dans les sept jours qui suivent la parution, envoyer un exemplaire de chaque carte, accompagné d'un formulaire. S'il le souhaite, il peut envoyer un deuxième exemplaire, ce qui facilite l'accès du public aux documents reçus.

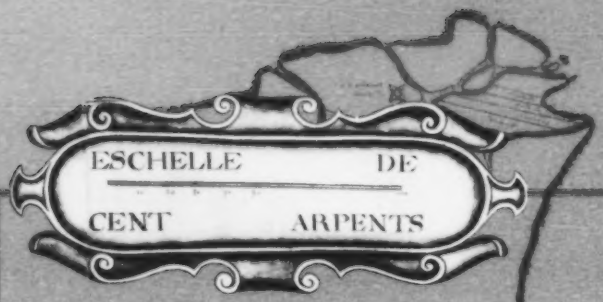
La majorité des cartes déposées concernent bien sûr le Québec, mais certaines, bien qu'éditées ici, représentent des régions situées ailleurs au Canada ou à l'étranger. Plusieurs sont des cartes routières, bathymétriques ou récréotouristiques (sentiers pédestres, sentiers de quad et motoneige, pistes cyclables), mais BAnQ reçoit aussi des cartes sur des sujets aussi variés que la chasse et la pêche, les brasseries, les produits du terroir, les zones exposées aux glissements de terrain, les gîtes minéraux et bien d'autres encore. Les éditeurs sont principalement des organismes publics (surtout des municipalités, des municipalités régionales de comté et des ministères) et des associations touristiques, ainsi qu'une douzaine d'éditeurs privés. Bon an, mal an, plus d'une centaine de cartes sont acquises par dépôt légal, auxquelles s'ajoutent les feuillets de grandes séries cartographiques, telles que les cartes topographiques.

Les cartes contemporaines sont encore souvent publiées en format imprimé, mais l'électronique est une avenue de publication de plus en plus privilégiée par les éditeurs. Certaines d'entre elles sont ainsi disponibles sur cédérom ou encore sous la forme d'un fichier électronique. S'adaptant aux nouvelles technologies de production et de diffusion, BAnQ a entrepris au printemps 2007 l'acquisition, toujours par dépôt légal, de cartes diffusées sur Internet. Elle assure ainsi la conservation et l'accès permanents à des documents dangereusement éphémères. Les cartes visées sont d'abord celles publiées gratuitement par les ministères et organismes du gouvernement du Québec (qui s'ajoutent aux monographies et périodiques diffusés par Internet, reçus en dépôt légal depuis 2001). Après avoir été cataloguées selon les normes internationales en vigueur, elles sont mises à la disposition du public par l'intermédiaire du catalogue Iris et de l'interface de recherche des publications gouvernementales du Québec, tous deux accessibles sur le portail de BAnQ au www.banq.qc.ca. Progressivement, le dépôt des cartes électroniques devrait s'élargir aux autres organismes publics et privés.

Mais toutes les cartes ne sont pas diffusées gratuitement sur Internet. Plusieurs sont aussi disponibles « sur demande », mode de publication qui pose quelques défis de taille. Par exemple, à quelle fréquence faut-il acquérir des données cartographiques constamment mises à jour et ne faisant pas l'objet de rééditions en bonne et due forme ? À quel moment et de quelle manière BAnQ devrait-elle diffuser des cartes vendues sur le marché, sans léser l'éditeur ? Comment conserver et rendre accessibles des cartes dont le format électronique pourrait devenir périmé dans 10, 50 ou 100 ans ? Les réponses à ces questions demandent réflexion.

Le dépôt légal a pour objectif d'acquérir pour ensuite conserver et diffuser le patrimoine documentaire québécois contemporain. En le complétant par l'acquisition des cartes publiées à l'étranger, mais relatives au Québec, BAnQ s'assure que les chercheurs de demain disposeront du portrait le plus complet possible de la cartographie québécoise d'aujourd'hui.





Les cartes de la Nouvelle-France à la Bibliothèque nationale de France

par Catherine Hofmann, conservateur en chef au Département des Cartes et Plans Bibliothèque nationale de France

Riches aujourd'hui de plus d'un million et demi de documents, les collections cartographiques de la Bibliothèque nationale de France (BnF) ont été réunies en 1828 dans un département spécialisé, créé à l'initiative d'Edme-François Jomard, ingénieur-géographe et ancien membre de l'expédition d'Égypte, qui veilla avec ardeur, jusqu'à sa mort en 1862, à son enrichissement et à son rayonnement. Au xx[e] siècle, les collections anciennes du Département se sont accrues de deux dépôts qui revêtent une importance particulière pour l'Amérique du Nord : la collection d'Anville et le Service hydrographique de la Marine.

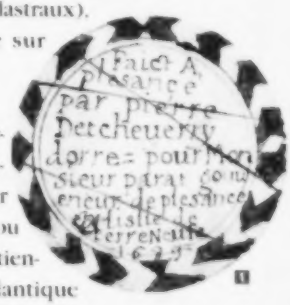
La collection d'Anville

Cédée au roi Louis XVI en 1779 et intégrée à la Bibliothèque nationale en 1924, la collection d'Anville est constituée d'environ 11 000 cartes de toutes les régions du monde rassemblées par le célèbre géographe du roi Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782). Plus de 330 de ces documents, dont une cinquantaine sont manuscrits, concernent l'Amérique du Nord. Près de 180 cartes décrivent les régions contrôlées, explorées ou convoitées par la France (baie d'Hudson, Terre-Neuve, Acadie, vallée du Saint-Laurent, Grands Lacs, Louisiane, grand Ouest). La collection permet de suivre l'évolution de l'image cartographique de la Nouvelle-France grâce, notamment, aux cartes de Samuel de Champlain (1632), Nicolas Sanson (1656), Vincenzo Coronelli (1688), Guillaume Delisle (1703) et Joseph-Nicolas Bellin (1744-1764). Parmi les pièces les plus rares, citons la *Novae Franciae Accurata delineatio* publiée en 1657 par le missionnaire jésuite Francesco Bressani, qui la dota d'une riche illustration conçue pour l'édification des fidèles (autochtones en prière, scène de martyrs). On remarque également dans cette collection la magnifique carte manuscrite de la Nouvelle-France attribuée à l'hydrographe Jean-Baptiste Franquelin (vers 1702-1711), ornée d'une vue miniature de Québec et d'une scène de la vie autochtone, qui localise de nombreuses tribus indiennes et montre toutes les ambitions hégémoniques de la France dans la région.

La collection du Service hydrographique de la Marine

Déposée à la Bibliothèque nationale de France entre 1942 et 1965, la collection du Service hydrographique de la Marine est issue du Dépôt général des cartes et plans, journaux et mémoires de la Marine. Ce service fut créé par le roi de France en 1720 afin de rassembler la documentation nécessaire à l'établissement de cartes nautiques fiables pour les marins français. La collection comprend plus de 25 000 documents sur les côtes et les îles du monde entier, classés en 224 portefeuilles par grandes régions côtières. Avec une vingtaine de portefeuilles sur l'Amérique du Nord comprenant plus de 1500 cartes, dont 800 manuscrites, d'une très grande diversité (cartes marines, profils de côtes, plans de villes et de ports, plans cadastraux), elle constitue un fonds très riche sur l'histoire de la Nouvelle-France.

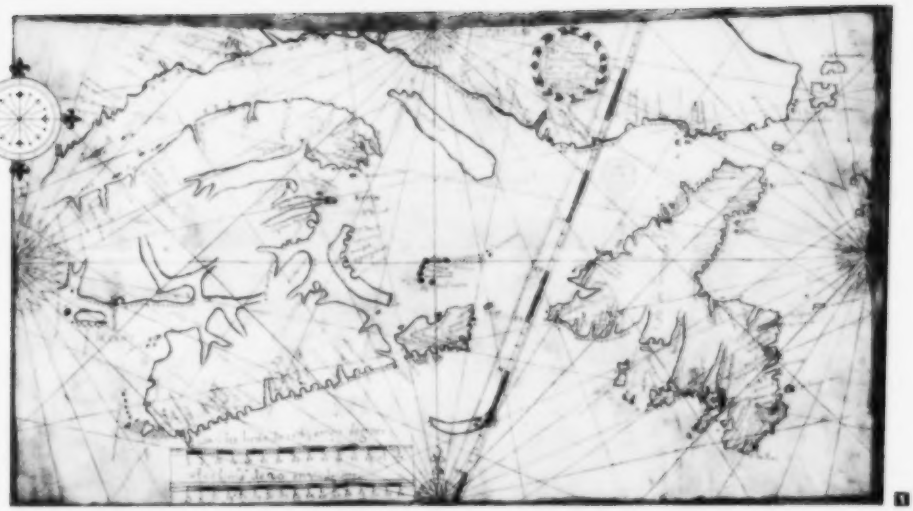
Elle comprend notamment un remarquable petit ensemble de cartes nautiques sur parchemin dressées par des hydrographes français, normands ou basques, au XVII[e] siècle. Nous en retiendrons quatre : la carte de l'océan Atlantique



PAGE DE GAUCHE
Suite du gouvernement des Trois Rivières qui comprend en descendant le fleuve St-Laurent depuis les isles de Richelieu jusqu'à l'entrée du Lac St Pierre, par Gédéon de Catalogne et Jean-Baptiste de Couagne, 1709, carte manuscrite. Détail. Collection de la Bibliothèque nationale de France.

IMAGE 1
Carte de Terre Neuve et du golfe du Saint-Laurent, par Pierre Deschezeaux, Florence, 1699, carte manuscrite. Détail. Collection de la Bibliothèque nationale de France.

IMAGE 2
L'entrée de la rivière de St Laurent et la ville de Québec dans le Canada, possiblement de Jean-Baptiste Franquelin, vers 1685, dessin manuscrit. Collection de la Bibliothèque nationale de France.



de Guillaume Levasseur (1601) — qui fut le premier à localiser « Quebeck » sur une carte, avant même l'arrivée de Champlain au Canada — et celle de Pierre de Vaulx (1613), magnifique carte enluminée et rehaussée d'or, illustrée d'armoiries, de roses des vents, de paysages et de scènes de vie autochtone, mais aussi les cartes plus modestes dressées par deux marins basques : l'Atlantique septentrional de Denis de Rotis (1674) localisant l'obsédant passage du Nord-Ouest au nord de la vallée du Saint-Laurent et le golfe du Saint-Laurent de Pierre Detcheverry (1689) qui comporte la toponymie de Terre-Neuve en langue basque.

Cette collection recèle par ailleurs des documents remarquables pour l'administration de la colonie, telle la superbe carte du Saint-Laurent dessinée sur parchemin en 1678 par Jean-Baptiste Franquelin et conçue « pour servir à l'éclaircissement du papier terrier de la Nouvelle de France », ou encore la très belle suite de cartes levées et dressées en 1709 par Gédéon de Catalogne et Jean-Baptiste Decouagne à la demande du secrétaire d'État Pontchartrain, qui montrent le découpage des concessions dans la vallée du Saint-Laurent. Enfin, nous ne pouvons omettre la monumentale carte de l'Amérique septentrionale figurant « les nouvelles découvertes de la rivière de Mississipi ou Colbert », dressée sans doute vers 1681 par l'abbé Claude Bernou grâce à des informations fournies par Cavelier de La Salle, qui affiche pour la première fois, et en lettres d'or, le nom de « Louisiane ».

Les cartes numérisées

Consciente de posséder dans ces collections des richesses exceptionnelles, la Bibliothèque nationale de France a entrepris depuis quelques années plusieurs campagnes de numérisation pour rendre ces documents accessibles à tous et jeter ainsi un pont, par delà les océans, vers ses publics d'outre-mer. L'ensemble de la collection d'Anville fait l'objet d'un programme de numérisation qui devrait s'achever en 2008. Les 330 cartes de l'Amérique du Nord sont d'ores et déjà disponibles sur le site Internet de la BnF[1]. Quelques pièces du fonds général du Département, riche d'une soixantaine de cartes manuscrites sur l'Amérique du Nord, sont également en ligne, notamment deux mappemondes sur parchemin dressées en 1566 par les hydrographes normands Nicolas Desliens et Guillaume Le Testu ainsi que la carte de la « Manitounie » retraçant l'exploration du Mississippi par Louis Jolliet et Jacques Marquette (1673).

Le Service hydrographique de la Marine, dont les pièces remarquables évoquées plus haut sont déjà accessibles sous forme numérique, bénéficie aussi d'un effort de valorisation grâce à l'apport de chercheurs associés. Les portefeuilles sur l'Acadie et la Louisiane sont actuellement en cours de catalogage, et une centaine de cartes et de plans de Louisbourg et de l'île Royale seront mis prochainement en ligne[2]. À terme, si nous parvenons à conjuguer efforts, curiosités et bonnes volontés, ce sont tous les portefeuilles sur l'Amérique du Nord — soit une vingtaine — qui devraient être mis à la disposition des internautes.

[1] Images accessibles depuis 2005 dans Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF — dossier « La France en Amérique » réalisé en partenariat avec la Bibliothèque du Congrès (http://gallica/FranceAmerique/fr/) ainsi que par le catalogue général BN-Opale+ (http://catalogue.bnf.fr/).

[2] On peut accéder directement à l'ensemble des notices et des futures images numériques en interrogeant la base BN-Opale à l'aide de la cote **Ge SH 18 Pf 131**.

IMAGE 1
[Carte de Terre-Neuve et du golfe du Saint-Laurent], par Pierre Detcheverry, Plaisance, 1689, carte manuscrite. Collection de la Bibliothèque nationale de France.
PAGE DE DROITE
Carte de l'Amerique septentrionale et partie de la meridionale, attribuée à l'abbé Claude Bernou, vers 1682, carte manuscrite. Collection de la Bibliothèque nationale de France.

Mar Christiano
Terre de Labrador
Ocean Septentrional
Golfe de Hudson
ou de Cortereal
A MERIQUE
Septentrionale
Canada
ou
Nouvelle Fran.
Golfe de St Laurens
Terres
Inconnues
La Louisiane
Mer de Canada
Mer
de la
Virginie
La Virginie
Nouvelle Biscaye
La Floride
Mexique
Golfe
de Mexique
ou
Nouvelle
Espa
Isles
Mar
Antilles
Mar
del Zur
del Nort
Partie
de la Mexique Meridionale

DÉCOUVREZ L'HISTOIRE DE VOTRE QUARTIER *sur le portail de BAnQ*

par JEAN-FRANÇOIS PALOMINO, cartothécaire
Direction de la recherche et de l'édition

Au début du XXe siècle, il y avait sur le site actuel de la Grande Bibliothèque une école de réforme pour jeunes délinquants. Dirigée par les frères de la Charité, cette institution de réhabilitation comprenait, entre autres, chapelles, dortoirs, gymnase, imprimerie, théâtre, jardins et passage couvert. À l'ouest, l'école était reliée par un passage à une manufacture de bottes et chaussures, la Tetreault Shoe Co., à laquelle elle fournissait certainement une main-d'œuvre à bon marché. Tout près, rue de Montigny (aujourd'hui le boulevard De Maisonneuve), gravitaient l'Institut dentaire de l'Université de Montréal, le couvent des Sœurs de la Providence et un orphelinat. Un peu plus loin, rue Saint-Denis, se trouvait l'église paroissiale Saint-Jacques. La rue Berri n'existait pas encore. Voilà ce que révèle, notamment, un plan réalisé par les ingénieurs civils de la compagnie Charles E. Goad au mois d'août 1915. La plupart de ces édifices sont aujourd'hui disparus, mais pas le plan, conservé précieusement dans les réserves de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, tout comme plusieurs milliers d'autres.

Les plans d'assurance-incendie

À l'origine, ces documents cartographiques répondaient à un besoin bien précis : mieux évaluer les risques d'incendie, d'où le nom de « plans d'assurance-incendie » qu'on leur a attribué. Destinés aux compagnies d'assurances, ils ont fait connaître l'environnement bâti des zones urbanisées, à une époque où les incendies étaient encore fort nombreux.

D'une précision remarquable, ils ont été tracés à une échelle suffisamment grande pour montrer la disposition et les dimensions des bâtiments. Ils fournissent également toutes sortes de renseignements utiles : matériau de construction et revêtement extérieur (bois, brique, pierre, acier), nombre d'étages, forme du toit, présence de murs coupe-feu, etc. Les plans présentent aussi l'adresse, le découpage cadastral et parfois les noms des commerces et industries occupant les édifices, ainsi que ceux de leurs propriétaires.

En Amérique du Nord, les plans d'assurance-incendie ont fait leur apparition au cours du XIXe siècle. En 1879 et 1880, plusieurs atlas de villes du Québec (Montréal, Québec, Trois-Rivières, Lévis, Sorel, Saint-Hyacinthe, Sherbrooke) ont été réalisés par l'ingénieur Henry Whitmer Hopkins. Ces atlas distinguent les constructions en bois des autres bâtiments. Mais c'est surtout grâce à Charles Goad (1848-1910) que la production de plans d'assurance-incendie a pris son envol dans les années 1870-1880. En près de 30 ans de carrière, celui-ci a dressé les plans de plus de 1300 villes canadiennes. À sa mort en 1910, son épouse et ses fils ont poursuivi son travail. Puis, en 1918, Charles Goad Co. est devenue Underwriters' Survey Bureau, une compagnie qui est demeurée active jusqu'en 1960.

Goad et ses successeurs ont mis au point un système bien particulier de location et de modification des plans. Lorsqu'il y avait des changements majeurs dans le paysage urbain, les plans étaient récupérés par l'éditeur et mis à jour grâce à un système d'étiquettes collées sur les planches. Les plans étaient ensuite redistribués aux compagnies d'assurances.

Grâce à leur richesse documentaire incomparable, les plans d'assurance-incendie de Charles Goad et Underwriters' Survey figurent parmi les documents cartographiques les plus consultés à BAnQ. D'une valeur patrimoniale exceptionnelle, ce sont des sources de renseignements inestimables pour le grand public, mais aussi pour les chercheurs de disciplines aussi variées que l'histoire sociale, la microhistoire, la géographie historique, l'architecture, l'archéologie,

Insurance Plan of City of Montreal, Quebec, Canada, Montreal/Toronto, Chas. E. Goad, 1915, vol. III, pl. 123, Details.

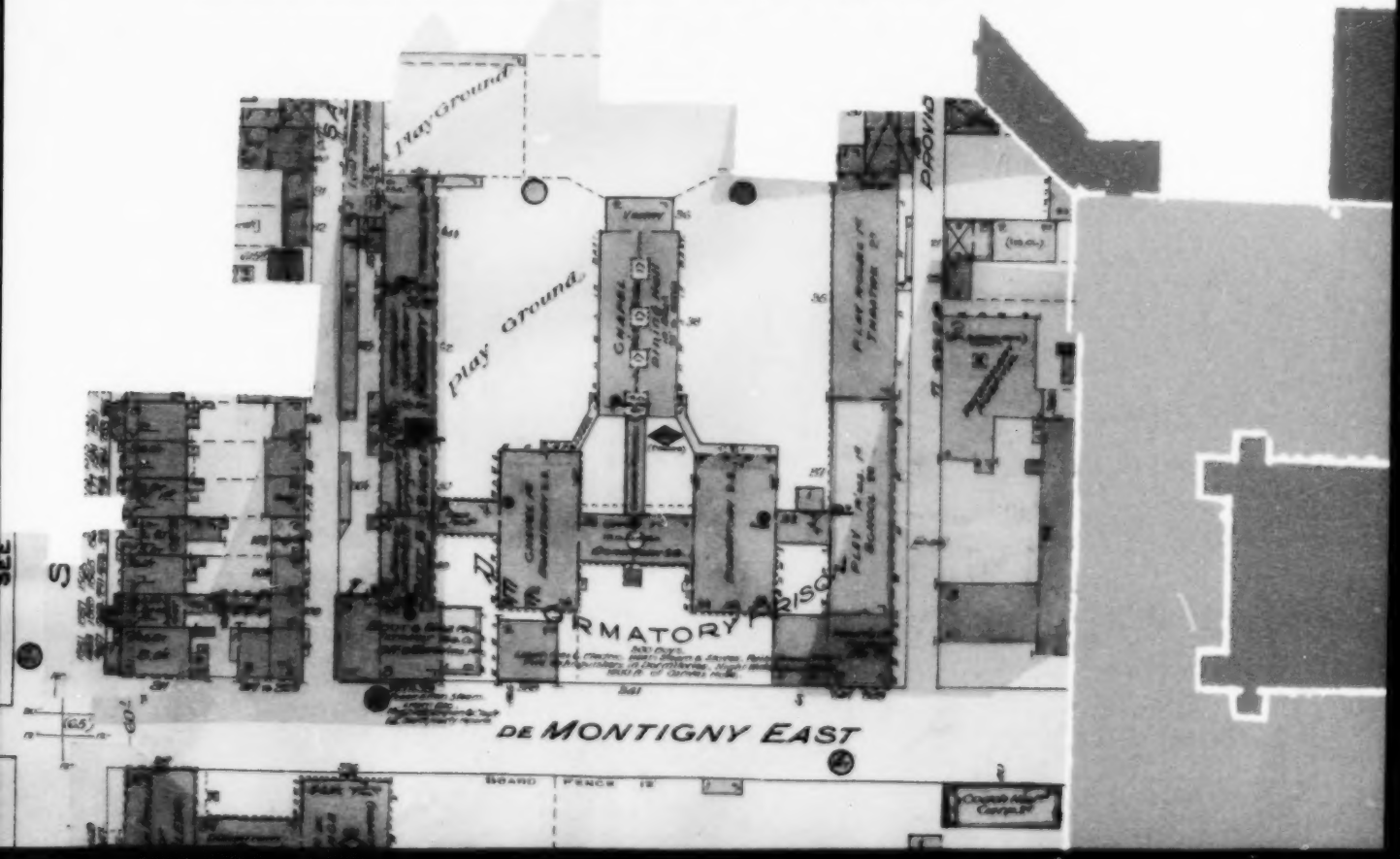
l'histoire urbaine, l'amenagement du territoire, la geographie, l'histoire environnementale, la demographie historique, etc.

A l'aide des plans d'assurance-incendie, un futur acheteur peut verifier si un site a pu etre contamine par une usine ou une station-service. Un genealogiste peut parvenir a localiser la residence d'un parent. Un journaliste peut situer un edifice aujourd'hui disparu, par exemple le premier arena du Canadien de Montreal (dans le quartier Hochelaga). Des historiens peuvent reperer les hangars et « becosses » a l'arriere des maisons, denombrer les scieries de Trois-Rivieres a une certaine epoque, decouvrir la trame urbaine de Bourlamaque durant l'age d'or de l'exploitation miniere en Abitibi. Tout un chacun peut decouvrir ce qui occupait son terrain il y a 50, 75 ou 100 ans : un terrain de crosse, un cimetiere, un champ d'exercices militaires ?

Numérisés et accessibles

Formidables temoins de l'evolution des villes et villages du Quebec, les plans d'assurance-incendie sont maintenant accessibles sur le portail de BAnQ, a l'adresse www.banq.qc.ca/cartes. La collection numerique intitulee *Plans de villes et villages du Québec* offre un acces convivial a plusieurs milliers de planches realisees entre 1876 et 1957. Afin de faciliter la consultation des documents numerises, l'interface offre de nombreuses possibilites de recherche, que ce soit par mots-cles ou a travers des listes ordonnees de lieux, de regions, de dates et de titres. L'affichage des images fait appel a une technologie de visualisation adaptee aux documents de grand format. On y trouve notamment des fonctions de deplacement et de zoom particulierement utiles pour apprecier tous les details. Afin de permettre une lisibilite optimale, les plans ont ete numerises a la resolution de 300 points par pouce.

La collection numerique *Plans de villes et villages du Québec* rassemble en un lieu virtuel unique des documents dont les originaux se trouvent a des endroits differents, demontrant ainsi tout le potentiel des technologies de l'information pour integrer et mettre en valeur les collections des anciennes Bibliotheque nationale du Quebec et Archives nationales du Quebec. En plus de diffuser les plans de la Collection patrimoniale et du Centre d'archives de Quebec, la collection comprend aussi des plans conserves a la Section des archives de la Ville de Montreal. Au total, plus de 3000 planches sont maintenant accessibles, representant plus de 200 villes et villages du Quebec. Des milliers de plans qui permettront a tous de prendre la mesure des changements ayant marque le paysage du Quebec depuis 1876.



Coopérer pour préserver la diversité.

CITRA Les archivistes du monde

LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE DE LA TABLE RONDE DES ARCHIVES (CITRA)

par Perrine Canavaggio, secrétaire générale adjointe de l'ICA et secrétaire de la CITRA

Québec accueille du 11 au 17 novembre 2007 la XLe Conférence internationale de la Table ronde des archives, plus connue sous son sigle de CITRA. Juste retour des choses, les Canadiens ayant été très actifs dans le domaine par le passé. La XVe CITRA a en effet été organisée à Ottawa en 1974 ; de plus, Jacques Grimard[1] a assuré le secrétariat de la CITRA de 1996 à 2000 et Ian E. Wilson[2], sa présidence de 2000 à 2004.

D'après les statuts du Conseil international des archives (ICA), la CITRA est la réunion annuelle des directeurs des Archives nationales, des présidents des associations nationales d'archivistes et de gestionnaires de documents, et des présidents et secrétaires des Sections de l'ICA. Elle se tient toutes les années où l'ICA ne se réunit pas en congrès. La CITRA a pour objectif de servir de forum pour des débats internationaux sur des questions d'intérêts stratégiques et professionnels majeurs. C'est une réunion dite « fermée », car on ne peut y participer que sur invitation. Des experts et des observateurs peuvent y être invités.

Dans les coulisses

L'organisation des conférences relève du Bureau de la CITRA qui en établit le programme scientifique. Le lieu où se tiendra la CITRA est décidé, au moins trois ans avant la date de la conférence, par le Comité exécutif, sur proposition du Bureau de la CITRA.

Le Bureau est composé de cinq membres, élus par l'Assemblée générale et originaires des grandes régions géographiques suivantes : l'Afrique et les pays arabes, l'Asie et l'Océanie, l'Europe et l'Amérique du Nord, l'Amérique latine et les Caraïbes. Des représentants des pays hôtes de la CITRA et du congrès pour la période concernée en font également partie, ainsi que des membres d'office. Depuis 2004, le président de l'ICA peut déléguer à un vice-président la préparation du programme. Le président des Archives nationales du Japon, Mitsuoki Kikuchi, est ainsi chargé de la CITRA jusqu'en 2008.

La première CITRA a été organisée en 1954 à Paris. L'objectif était alors de faciliter les rencontres régulières entre directeurs d'Archives nationales. À ses débuts, la CITRA ne comptait qu'une cinquantaine de participants. Très vite, les présidents des associations nationales y ont été invités, puis, à partir de 2001, les présidents et secrétaires des sections de l'ICA, ainsi que les secrétaires des branches régionales. Selon les années, la CITRA réunit entre 160 et 220 professionnels de haut niveau, le nombre de pays représentés variant de 65 à 80.

Thèmes et programmes

Depuis la fin des années 1990, les CITRA portent sur un thème général pendant un cycle de trois ans, thème choisi par le Bureau de la CITRA et approuvé par l'Assemblée générale. Cela permet de faire réfléchir ensemble les représentants des pays présents sur des questions d'actualité et de portée stratégique. Entre 1997 et 1999, le thème de *L'accès aux archives* a été décliné successivement sous ses aspects juridiques, technologiques et pratiques. Entre 2001 et 2003, *Archives et société* a été traité sous trois angles différents : la constitution des archives de la société contemporaine, la perception des

archives par la société, et enfin la question des archives et des droits de l'Homme. La CITRA de Québec sera la dernière du cycle *Archives, diversité et mondialisation*, commencé en 2005 à Abou Dhabi (Émirats arabes unis).

Il ne s'agit pas de rencontres académiques mais de réflexion professionnelle en commun sur ces questions. La place accordée aux débats est donc importante et le temps de parole des intervenants, limité. L'interactivité des conférences a été accrue en 2006 à la CITRA de Curaçao, aux Antilles néerlandaises. Une nouvelle formule a été introduite à titre expérimental : une quinzaine de groupes de discussion portant sur des sujets en rapport avec le thème principal se sont alors réunis, en alternance avec les séances plénières, pour approfondir la question présentée en séance. Ces groupes ont permis à certains participants réticents à prendre la parole en public de s'exprimer en plus petit comité et de discuter plus facilement avec leurs collègues. Plusieurs résolutions et projets de collaboration en ont surgi, et l'évaluation réalisée à l'issue de la Conférence a fait apparaître le désir de conserver cette nouvelle formule en 2007. Elle sera donc reprise à Québec.

Cette année, une séance spéciale d'une demi-journée permettra aux directeurs d'Archives nationales de se réunir entre eux. C'est une sorte de retour à l'idée initiale de table ronde. Ils réfléchiront sur *Le changement de modèle pour les archives dans la société de l'information : du conservateur au gestionnaire d'information*. Les présidents de sections de l'ICA se réuniront pendant ce temps avec des collègues de la région pour discuter de *La promotion des archives et des archivistes dans la société*.

Événements parallèles

Les occasions de rencontres internationales étant rares, de nombreux organismes de l'ICA profitent de la conférence pour se réunir. C'est le cas notamment du Comité exécutif, du Bureau, de la Commission de programme, de certaines sections, branches et associations, ainsi que du comité éditorial de *Comma*, la revue de l'ICA. De son côté, le comité organisateur offrira aux participants, le 12 novembre, un séminaire sur la gestion de l'information gouvernementale au Canada.

La XLe CITRA

Les deux précédentes conférences ont souligné les bénéfices politiques et économiques qui peuvent être attendus d'une bonne gestion des archives, tant dans le secteur public et intergouvernemental que dans le secteur privé (*Les archives à l'heure de la mondialisation*, Abou Dhabi 2005), et les nombreuses possibilités de partage des sources que la mondialisation offre aux professionnels des archives (*Partager sa mémoire grâce à la mondialisation*, Curaçao 2006). La CITRA de 2007 a pour thème *Coopérer pour préserver la diversité*.

Nous savons tous qu'il n'est plus possible aujourd'hui de travailler isolément. La convergence des supports et l'augmentation de la demande d'accès à l'information obligent à collaborer avec les membres d'autres professions : professions du secteur documentaire et patrimonial – bibliothécaires, documentalistes, conservateurs des musées – et producteurs de documents, juristes, auditeurs, car la modernisation de l'administration et la transparence des décisions passent par la bonne gestion des documents et des archives dès leur production.

À partir de l'expérience de la fusion des fonctions de bibliothèque et d'archives nationales au Canada et au Québec, les participants réfléchiront aux nouvelles formes de partenariat à trouver pour tirer le meilleur parti possible des compétences et des moyens respectifs. Ils s'efforceront aussi d'associer les archives aux grands projets de numérisation mondiaux et régionaux qui sont en train d'éclore dans le monde.

Suivi de la CITRA et des résolutions

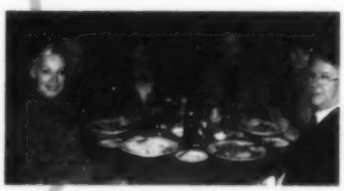
À l'issue de chaque conférence, des résolutions sont adoptées par l'Assemblée générale. Elles ont pour objectif de la prolonger par des actions et des projets concrets. Ainsi, le projet de *Manuel sur l'évaluation* qui sera publié en 2008 est l'aboutissement d'une résolution adoptée à la CITRA de Reykjavik en 2001 et le projet de logiciel libre AtoM, d'une résolution de la CITRA du Cap en 2003. C'est aux branches régionales et aux sections de l'ICA qu'il appartient de mettre en œuvre ces résolutions sur le terrain.

Les résumés des interventions présentées à la CITRA et les biographies des intervenants sont publiés sur le site Web de l'ICA, au fur et à mesure de leur envoi et validation. Les Actes de la CITRA sont édités dans les mois qui suivent la conférence et toujours avant la conférence suivante. Ils sont, depuis 2006, diffusés sur cédérom et sur le site de l'ICA.

1. Actuellement responsable du certificat en archivistique à l'Université de Montréal.
2. Actuellement bibliothécaire et archiviste du Canada.

L'organisation de la CITRA 2007 à Québec : créer le souvenir d'un événement

par Martin Lavoie, archiviste
Direction générale des archives



En novembre 2007, la ville de Québec accueillera un événement archivistique de portée internationale. La 40e Conférence internationale de la Table ronde des archives (CITRA) se tiendra à l'hôtel Loews Le Concorde du 12 au 16 novembre, sur le thème Archives, diversité et mondialisation. Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) est l'un des principaux acteurs de la préparation de cet événement. Pour les organisateurs, les objectifs sont simples : présenter un événement qui laissera aux délégués un souvenir chaleureux et montrer la vigueur du milieu archivistique québécois et canadien.

La tenue d'un événement international comme la CITRA 2007 nécessite une préparation de longue haleine. Les premiers pourparlers ont été engagés dès 2004 pour tenir cet événement dans la ville de Québec. C'était bien avant la fusion entre la Bibliothèque nationale du Québec et les Archives nationales du Québec, qui s'étaient alors engagées à organiser l'événement avec la collaboration de Bibliothèque et Archives Canada (BAC). Des liens et des communications ont alors été établis entre Québec, Ottawa et Paris pour entreprendre la préparation de la CITRA. À la suite de la fusion, BAnQ a pris le relais et a confié à trois personnes l'organisation de l'événement : Carol Couture, conservateur et directeur général des archives, ainsi que Daniel Ducharme et Martin Lavoie. Le comité organisateur est également composé de représentants de BAC et de quelques conseillers externes. C'est à ces personnes que revient la tâche d'assurer un déroulement efficace des événements entourant la CITRA et de construire un programme d'activités sociales qui saura plaire aux délégués.

Le contenu scientifique de la CITRA relève principalement du Conseil international des archives (CIA). La participation du Canada est néanmoins marquée, entre autres grâce à l'apport des archivistes provinciaux ainsi que de représentants de BAnQ et du milieu archivistique canadien. Les Canadiens offriront aussi à leurs collègues des autres pays un séminaire précongrès sur la gestion de l'information gouvernementale. Soulignons la présence, lors de la première séance, de madame Lise Bissonnette, présidente-directrice générale de BAnQ, qui prononcera une allocution conjointe avec Ian Wilson, bibliothécaire et archiviste national du Canada, au sujet de la collaboration entre BAnQ et BAC, ainsi que celle de Carol Couture qui, avec le consultant en archivistique Terry Cook, entretiendra le public de la théorie et des pratiques professionnelles dans le milieu des archives.

Afin de préparer adéquatement cet événement, les membres du comité organisateur se sont réunis à plusieurs reprises durant la dernière année. Quelques-uns d'entre eux ont assisté à la 39e CITRA en novembre 2006 à Curaçao pour étudier la préparation de tous les détails et établir un contact avec les délégués. C'est après cette visite que l'organisation de l'événement a pu prendre un rythme de croisière qui nous mènera jusqu'au mois de novembre. Nous avons également compris à ce moment l'importance de l'accueil et de la place qu'occupe le programme social durant l'événement. Après le chaud soleil de Curaçao, nous devrons davantage nous fier à la chaleur des gens qui graviteront autour de l'événement, car Québec en novembre présente un visage quelque peu différent des Antilles.

C'est pourquoi cette semaine de rencontres professionnelles sera agrémentée d'un programme d'activités sociales qui mise sur des thèmes traditionnels. Entre autres événements, les archivistes pourront profiter d'un souper à la cabane à sucre, d'une visite professionnelle au Musée de la civilisation, d'un grand banquet à saveur Nouvelle-France et d'une excursion au site traditionnel Huron-Wendat. Souhaitons donc la bienvenue à la communauté archivistique internationale en espérant que des échanges scientifiques fructueux feront de cette CITRA un événement mémorable pour ces visiteurs du monde entier. Peut-être pourront-ils dire, eux aussi, dans quelques années, *Je me souviens* de la 40e CITRA à Québec ! ■

Souper du comité organisateur de la 40e CITRA à Québec en février 2007. De gauche à droite : Céline Gendron, Bibliothèque et Archives Canada ; Carol Couture, Bibliothèque et Archives nationales du Québec ; Annick Cormier, Conseil international des archives ; Martin Lavoie, Bibliothèque et Archives nationales du Québec ; Perrine Canavaggio, Conseil international des archives ; Daniel Ducharme, Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Il était une fois... des partenariats

par Hélène Cadieux, directrice
Direction du conseil et de l'action régionale

On dit parfois que nécessité fait loi. Ce proverbe explique probablement, en partie du moins, les nombreux partenariats qui ont vu le jour en région afin d'assurer la mise en valeur du patrimoine et des archives.

Nécessité bien sûr, mais l'on reconnaît aussi la volonté de respecter l'objet de travail des archivistes – le fonds d'archives – et de mieux répondre aux besoins des usagers. Volonté qui s'exprime en archivistique par les deux principes fondamentaux que sont le respect des fonds et la territorialité selon lesquels les archives servent davantage les intérêts du chercheur si elles sont conservées dans la région qui les a vues naître. En effet, les archives témoignent et informent sur leur créateur, mais aussi sur le milieu avec lequel il a interagi. Et il y a plus. Le personnel de BAnQ ne pourrait répondre à lui seul aux attentes de la population en matière de patrimoine archivistique conservé sur le territoire québécois. Cela explique aussi que, depuis plus de 20 ans, des maillages de toutes sortes ont été développés, avec les citoyens à l'occasion, mais surtout avec des organismes privés – le plus souvent des sociétés d'histoire et de généalogie et des services d'archives privées agréés – et publics, soit les municipalités, commissions scolaires et municipalités régionales de comté.

La diversité des réalisations est impressionnante, alors que le troc est souvent de mise en région. À certains endroits, en échange de locaux dans des espaces appartenant à BAnQ, une société de généalogie va mettre sa collection à la disposition de l'ensemble des chercheurs du centre ou assurer l'ouverture du service quelques heures par semaine pour les chercheurs qui désirent consulter des microfilms et des publications dans le domaine de la généalogie. Dans une autre région, l'entente prévoit plutôt un prêt par BAnQ à une société de généalogie locale de microfilms d'état civil couvrant son territoire. Ailleurs, les chercheurs vont créer des bases de données qu'ils accepteront de diffuser en salle de recherche ou sur le portail de BAnQ.

> [...] le respect des fonds et la territorialité selon lesquels les archives servent davantage les intérêts du chercheur si elles sont conservées dans la région qui les a vues naître.

Dans quelques régions, ces ententes prennent la forme d'un engagement profond et soutenu, alors qu'organismes publics et privés partagent les mêmes locaux, voire leur personnel et leurs bénévoles, afin d'offrir à la population un seul service de référence pour les archives conservées par deux ou trois organismes. De tels projets permettent également la mise en commun de l'expertise et des ressources de chacun lors de l'organisation d'expositions ou d'autres projets de mise en valeur, notamment avec le milieu scolaire.

Comment expliquer cette approche si particulière ? On peut trouver quelques éléments de réponse dans la *Politique sur les archives privées* adoptée en 1989, dans laquelle le gouvernement du Québec reconnaissait « le rôle essentiel de ses partenaires » et affirmait « que la conservation et la mise en valeur des archives privées [devaient] se faire avec leur participation ». La création de tables de concertation sur les archives fut, dans plusieurs régions, le principal outil de mise en œuvre de cette politique. Ces tables regroupant, selon les particularités des régions, des services d'archives publics ou privés (ou les deux) se sont dotées de plans d'action qui répondent aux besoins spécifiques de la région. Dans certains cas, il s'agit de partager les acquisitions d'archives privées selon les champs d'intérêt de chacun. Pour d'autres, les principales activités seront tournées vers la formation, alors qu'ailleurs, les priorités portent plutôt sur la tenue d'expositions ou d'autres activités de diffusion.

En bref, on ne peut affirmer qu'un seul modèle de partenariat a été créé durant toutes ces années, mais plutôt que des expériences ont vu le jour afin de répondre à des situations particulières dans l'une ou l'autre région à l'initiative des responsables des centres d'archives de BAnQ et des organismes du secteur du patrimoine œuvrant partout au Québec.

De nouvelles bourses thématiques pour le Programme de soutien à la recherche

Programme de soutien à la recherche

par Isabelle Crevier et Carole Melançon,
agentes de recherche
Direction de la recherche et de l'édition

Au cours des dernières années, les sujets reliés à l'histoire des bibliothèques et des services d'archives ainsi qu'au rôle et aux enjeux de ces institutions ont certes retenu l'attention des chercheurs. Dans la foulée de ces recherches, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) a présenté, en septembre dernier, un nouveau volet à son Programme de soutien à la recherche : des bourses thématiques en sociologie des bibliothèques et des services d'archives. Ces bourses seront attribuées pour la première fois dans le cadre de l'édition 2008-2009 des différents concours lancés cet automne.

Depuis 2003, le Programme offre des bourses de recherche visant la mise en valeur des collections de l'institution ou d'une partie de celles-ci. Ces bourses s'adressent principalement aux étudiants et aux chercheurs en littérature et en histoire, mais également aux spécialistes de domaines comme l'histoire de l'art, l'histoire des idées, l'histoire du livre et de l'imprimé, la musicologie, la sociologie, la philosophie, l'anthropologie, les communications, etc.

Tout en conservant les bourses de mise en valeur des collections, le Programme offre désormais deux bourses de recherche en sociologie des bibliothèques et des services d'archives. Celles-ci s'adressent aux étudiants québécois des cycles supérieurs, notamment ceux inscrits en bibliothéconomie, en archivistique, en gestion de l'information, en informatique, en communication, en littérature, en histoire, en sociologie, en anthropologie, en gestion, en sciences politiques, etc.

Ces nouvelles bourses, de 12 500 $ pour une recherche doctorale ou de 9500 $ pour un projet de maîtrise, viennent bonifier l'enveloppe actuelle du Programme de soutien à la recherche, qui s'élève désormais à 90 000 $.

Pour l'édition précédente des concours lancés à l'été et à l'automne 2006, cinq bourses ont été décernées à des chercheurs étrangers, trois bourses à des doctorants[1] et trois autres bourses à des étudiants à la maîtrise.

Bourses aux chercheurs étrangers

Arnaud de Chassey, chercheur associé au Centre national de la recherche scientifique à Paris, dont le projet s'intitule « Éclosion de l'art au Québec : l'orfèvrerie locale du XVIIIe au début du XIXe siècle » ;

Florence Davaille, enseignante à l'Université de Rouen, dont la recherche a pour titre « Naissance d'une esthétique du Nord : la genèse de *L'Arbre blanc* de Rina Lasnier (poétesse québécoise, 1910-1997) » ;

Mélanie Méthot, professeure à l'Université de l'Alberta, dont le projet est « Bigamy : A Threat to Marriage or an Affirmation of it ? » ;

Benedikt Miklos, doctorant à l'Université Christian Albrecht de Kiel, dont la recherche s'intitule « Répercussions des chansons révolutionnaires françaises sur les utopies dans la poésie canadienne (1760-1838) » ;

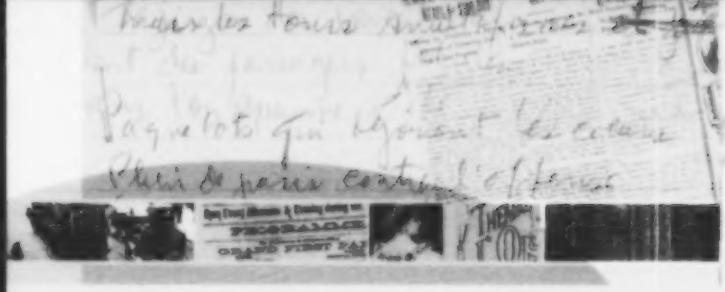
Jacques Palard, directeur de recherche à l'Institut d'études politiques de Bordeaux, dont le projet porte le titre « Identité régionale et développement économique au Québec. L'énigme de la Beauce ».

Bourses doctorales

Nicolas Kenny, doctorant à l'Université de Montréal et à l'Université Libre de Bruxelles (cotutelle), dont le projet s'intitule « Forger la culture urbaine. Les quartiers industriels de Montréal et de Bruxelles, 1880-1914 » ;

Heather White, doctorante à l'Université McGill, dont la recherche a pour titre « Messiaen's Influence on the Compositional Techniques of Three Québécois Students : Serge Garant, Clermont Pépin, and André Prévost ».

[1] Deux de ces trois bourses (une bourse doctorale de 12 500 $ ainsi que la bourse Relations France-Québec de 3500 $) ont été décernées à Heather White.



Bourses de maîtrise

Alain Couillard, étudiant à la maîtrise à l'Université du Québec à Montréal, dont le projet est intitulé « Le premier manuel de physique publié au Québec : contexte et contenu des *Notions élémentaires de physique* de Joseph Cauchon » ;

Guillaume Laforce, étudiant à la maîtrise à l'Université Laval, dont la recherche porte le titre « La commercialisation du manuel scolaire congréganiste au Québec : le cas de la production et de la circulation des manuels scolaires des Frères des Écoles chrétiennes, 1890-1920 » ;

Nathalie Miglioli, étudiante à la maîtrise à l'Université du Québec à Montréal, dont le projet s'intitule « Les monographies paroissiales (1854-1925) : microrécits d'histoire de l'art au Québec ».

POUR PLUS D'INFORMATION CONCERNANT LA REFONTE DU PROGRAMME, ON CONSULTERA LA DESCRIPTION AINSI QUE TOUS LES RÈGLEMENTS DES CONCOURS SUR LE PORTAIL INSTITUTIONNEL **(WWW.BANQ.QC.CA)** EN CHOISISSANT **« SI VOUS ÊTES DU MILIEU DE LA RECHERCHE »** À GAUCHE DE L'ÉCRAN ET, ENSUITE, EN CLIQUANT SUR **« PROGRAMME DE SOUTIEN À LA RECHERCHE ».**

Concours de bourse exceptionnelle – collection de l'Institut canadien de Montréal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec a lancé cet automne, dans le cadre de l'édition 2008-2009 du Programme de soutien à la recherche, un concours de bourse exceptionnelle relié à la collection de l'Institut canadien de Montréal. Ce concours vise à promouvoir et à soutenir une recherche ponctuelle sur cette collection récemment acquise de l'Institut Fraser-Hickson. L'ensemble, qui compte plus de 1380 titres, contient de nombreux livres anciens ainsi que des documents d'archives de grand intérêt, tels que des listes des membres de l'Institut canadien et des registres de prêts de livres.

La bourse exceptionnelle, d'une valeur de 15 000 $, versée pour un an, sera attribuée une seule fois à un étudiant inscrit au doctorat ou à la maîtrise dans une université québécoise. Le projet de recherche proposé devra porter sur un aspect ou sur une composante de la collection de l'Institut canadien de Montréal. Les champs disciplinaires admissibles demeurent les mêmes que pour les autres bourses de mise en valeur du Programme, soit la littérature, l'histoire (dont l'histoire de l'art, l'histoire des idées, l'histoire du livre et de l'imprimé), la musicologie, la sociologie, la philosophie, l'anthropologie, les communications ou tout autre domaine jugé pertinent.

La description de cette bourse exceptionnelle ainsi que le règlement complet sont disponibles sur le portail institutionnel **(www.banq.qc.ca).** Vous n'avez qu'à choisir « Si vous êtes... du milieu de la recherche » dans la section située à gauche de la page d'accueil et à cliquer ensuite sur « Programme de soutien à la recherche ».

Leo E. Dery, photographe

par Pierre Louis Lapointe, *archiviste*
Centre d'archives de Québec

C'est par un étrange concours de circonstances que je découvre, en mai 2007, à l'autre extrémité du continent, un fils de la «Vieille Capitale», le photographe Leo E. Dery, âgé de 91 ans.

Cet affable personnage, installé à Surrey, en banlieue de Vancouver, est toujours passionné par son art. La réalisation de son œuvre s'étale sur plus de 70 ans. Si ma traversée des États-Unis me fait découvrir les immenses paysages de cette Amérique parcourue par les explorateurs français du XVIIIe siècle, ma visite chez lui m'ouvre son univers-photo, des instantanés tamisés d'amour pour la forme des objets, voire pour l'âme des choses et des êtres.

Leo Dery est né dans une vieille famille de la région de Québec, le 16 novembre 1915, d'un père et d'une mère d'origine canadienne-française. Élevé dans la religion baptiste, il poursuit ses études en anglais dans le réseau scolaire protestant. Initié à la photographie et aux techniques de la chambre noire dès l'âge de 12 ans, il en fait son principal passe-temps, documentant par l'image son travail aux ateliers du Canadien National dans le parc industriel Saint-Malo (1932-1940), les activités du YMCA de Québec ainsi que l'existence du club de hockey dont il assume la gérance jusqu'à son enrôlement dans l'aviation canadienne comme photographe en 1940.

Au lendemain de la guerre, il ouvre son propre studio, d'abord au 54, rue Buade, puis au 44, côte de la Fabrique, à Québec. De 1961 à 1969, tout en travaillant pour la compagnie de produits photographiques ANSCO (plus tard G.A.F.) comme représentant commercial pour la grande région de Québec, il poursuit sa carrière de photographe au Club de photographie de Québec, au Club des photographes-artisans du Québec et à la prestigieuse Photographic Society of America. Les expositions qu'il monte partout au Québec et les prix qu'il remporte lui confèrent une réputation d'excellence : on fait même appel à lui pour donner des conférences aux étudiants en photographie des écoles de métier de Trois-Rivières et de Sainte-Foy. À la veille de son départ de Québec, en octobre 1969, il parcourt la Gaspésie pour le compte du ministère du Tourisme du Québec : 300 de ses clichés vont illustrer les attraits de ce coin de pays.

Dès son arrivée sur la côte Ouest du Canada, l'Université de la Colombie-Britannique l'embauche comme photographe pour son département de génie mécanique. C'est au cours de cette décennie (1970-1980) qu'il se lie d'amitié avec le désormais célèbre Fred Herzog, photographe comme lui à la même université.

À 91 ans, ce mordu de photographie ne désarme pas : il est encore membre actif du club de photographie de sa localité. Il n'est pas impensable, d'ailleurs, qu'il soit fin prêt à actionner le déclic de sa caméra au moment précis où la «grande faucheuse» lui rendra visite ! Mais, quoi qu'il advienne, son œuvre sera là pour la postérité puisque ses archives photographiques viennent tout juste d'être acquises par le Centre d'archives de Québec de BAnQ par voie de donation : plus de 20 000 négatifs et près de 10 000 positifs de très haute qualité dont nous vous dévoilons aujourd'hui, en avant-première, quelques échantillons représentatifs.

Juste retour des choses : Leo est revenu chez lui !

Images
Photographies de Leo E. Dery. Centre d'archives de Québec, fonds Leo E. Dery

Les visites guidées à la GB :

mille richesses pour mille publics

par Geneviève Murray, agente culturelle
Direction de la programmation culturelle

Trois simples chiffres attestent à eux seuls le succès des visites guidées offertes à la Grande Bibliothèque. Trois chiffres qui devraient même être multipliés par deux pour tous ces yeux qui se sont agrandis devant les magnifiques espaces si lumineux de la Grande Bibliothèque, qui se sont écarquillés à la description de tous les services offerts gratuitement aux usagers (sur place et à distance) et qui ont brillé à la perspective de revenir pour parfaire l'exploration.

10 040 visiteurs issus du grand public ont parcouru, à ce jour*, la Grande Bibliothèque lors de visites guidées à heures fixes. Des gens de partout, d'un océan à l'autre, d'outre-Atlantique et même parfois d'encore plus loin. Au programme : des visites guidées en français et en anglais, ainsi que des visites thématiques sur le design et l'architecture, ou sur les expositions présentées à la Grande Bibliothèque.

15 867 personnes ont participé à des visites de groupes, offertes sur demande, depuis l'ouverture de la Grande Bibliothèque. Et les publics sont extrêmement variés dans cette catégorie ! Nouveaux arrivants – en processus de francisation ou non –, aînés, personnel de bibliothèques et de centres de documentation, touristes, groupes scolaires (de la deuxième secondaire à l'université), gens d'affaires, représentants des milieux culturels ou communautaires, personnes en démarche d'alphabétisation ou en recherche d'emploi. D'autres encore, comme des membres de sociétés d'histoire et de généalogie, des personnes ayant des handicaps (physiques, intellectuels, visuels ou auditifs), des journalistes et visiteurs de renom (gestionnaires de bibliothèques étrangères, diplomates, etc.), ont aussi apprivoisé les lieux et se sont enthousiasmés pour les multiples ressources mises à leur disposition.

4 328 jeunes ont profité de visites scolaires depuis l'ouverture de la Grande Bibliothèque. Des visites scolaires conçues en corrélation avec les objectifs du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport présentées en quatre volets : *Éveil à la lecture* pour les enfants d'âge préscolaire et ceux de la maternelle ; *Exploration et découverte*, *Animation littéraire* et *Exposition* pour les jeunes du premier cycle du primaire jusqu'à la première année du secondaire.

Au rayon des questions les plus fréquemment posées, tous âges et tous types de groupes confondus : Combien y a-t-il d'employés ici ? Où sont traités les documents avant d'arriver sur les rayonnages ? Les colonnes sont-elles en marbre ? Combien d'exemplaires la bibliothèque achète-t-elle d'un roman très populaire ? Est-ce vrai que le budget de construction a été respecté ? Moi aussi, je peux avoir une carte d'abonné comme papa et maman ? Professionnels de l'équipe de l'animation et de la formation et bibliothécaires de l'Espace Jeunes ou de la Direction des services aux milieux documentaires, tous ont su répondre aux interrogations, mais surtout à la soif de savoir, de connaître, de voir, de toucher, de sentir les lieux, les atmosphères, le bien-être ambiant. Et grâce à l'étendue de ses collections, la Grande Bibliothèque, comme le riche portail de BAnQ, peut être longuement explorée… pendant des semaines, des mois, pourquoi pas toute une vie !

* Les statistiques datent de la fin de juin 2007, soit deux ans et deux mois après l'ouverture de la Grande Bibliothèque.

LES NEUF CENTRES D'ARCHIVES DE BAnQ

La Direction générale des archives de Bibliothèque et Archives nationales du Québec offre ses services sur tout le territoire québécois grâce à un réseau de neuf centres régionaux. Cette série invite à découvrir l'histoire particulière de chacun de ces centres, de même que les fonds et collections qu'ils conservent.

1

Le Centre d'archives de Québec : le kilomètre zéro du réseau des archives au Québec

par le personnel professionnel du Centre d'archives de Québec sous la coordination de MARC-ANDRÉ LECLERC, directeur du Centre d'archives de Québec et des archives gouvernementales de BAnQ

Le Centre d'archives de Québec est le siège social de la Direction générale des archives de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ). Le centre de l'activité archivistique a toujours été installé dans la capitale.

Dès 1920, le premier archiviste de la Province de Québec, Pierre-Georges Roy, a reçu comme principal mandat la conservation et la diffusion des archives du Régime français. Ces archives ont été conservées sous les combles de l'Hôtel du Parlement jusqu'en 1925, puis déménagées dans un nouveau bâtiment administratif de la colline parlementaire (aujourd'hui l'édifice Honoré-Mercier). Six ans plus tard, les archives ont été à nouveau transportées, cette fois au Musée du Québec (aujourd'hui le pavillon Gérard-Morisset). Enfin, au printemps de 1980, le Centre d'archives de Québec a été installé sur le campus de l'Université Laval, à l'intérieur du pavillon Louis-Jacques-Casault.

La conservation de documents historiques publics et privés

Les archives gouvernementales représentent une forte proportion des archives conservées au Centre d'archives de Québec. Cette mémoire de l'État renferme un inépuisable potentiel de recherche pour qui s'intéresse aux faits et gestes de l'administration gouvernementale, des débuts du Régime français jusqu'à l'instauration de l'État québécois tel que nous le connaissons aujourd'hui, en passant par le Régime anglais et la Confédération.

Les archives judiciaires des débuts de la colonie jusqu'au milieu des années 1970 y sont conservées, et leur volume continue à augmenter chaque année. On y trouve des procès des plus variés en matière civile, criminelle et pénale. Que l'on pense entre autres à l'affaire du Sault-aux-Cochons, qui a inspiré *Le crime d'Ovide Plouffe* de Roger Lemelin, ou au procès qui a suivi le décès d'Aurore Gagnon, surnommée l'enfant martyre. En 1968, la Cour supérieure a entrepris le transfert d'archives civiles dans les fonds de BAnQ, en particulier les greffes de notaires, qui sont au nombre de plus de 500 aujourd'hui.

Les archives privées couvrent différents champs d'activité, notamment la politique (Jean Lesage, Robert Bourassa), l'histoire familiale (Papineau, Joly de Lotbinière), la culture (le cabaretier Gérard Thibault, le caricaturiste Raoul Hunter) ainsi que l'histoire industrielle et commerciale (Cie F.-X. Drolet, le photographe Paul-E. Lambert).

Les archives iconographiques comptent près de cinq millions de documents, dont 250 000 cartes postales, et proviennent de fonds d'archives de photographes et de studios tels Livernois, Lida Moser, Montminy et Georges Driscoll. De plus, le Centre d'archives de Québec conserve la majorité de la production cinématographique de l'Office du film du Québec ainsi que des productions

Image 1
La famille Germaingny à Saint-Pierre-de-l'Île-d'Orléans, vers 1925. Photographie : Edgar Garneau. Centre d'archives de Québec, collection Centre d'archives de Québec.

Image 2
Mmes Carine Villeneuve et M. André Ruest, techniciens à la division de la diffusion, étudiant deux documents du fonds Staveley datés du 12 août 1904 et illustrant la maison de M. F. F. Burstall située sur le chemin Saint-Louis à Sillery.

Image 3
Testament du gouverneur Louis de Buade, comte de Frontenac, 22 novembre 1698. Centre d'archives de Québec, fonds Cour supérieure, district judiciaire de Québec, greffe du notaire François Genaple.

2

Coordonnées
Centre d'archives de Québec
Campus de l'Université Laval
Pavillon Louis-Jacques-Casault
1055, avenue du Séminaire
Case postale 10450, succursale Sainte-Foy
Québec (Québec) G1V 4N1
Tél. : 418 643-8904
Téléc. : 418 646-0868
Courriel : anq.quebec@banq.qc.ca

privées comme celles de l'abbé Maurice Proulx, d'Omer Parent et d'Herménégilde Lavoie, ainsi que des documents sonores, principalement des récits de vie et des allocutions d'hommes politiques.

Les archives cartographiques et architecturales totalisent quelque 410 000 pièces regroupées en 350 fonds et collections d'archives. Le fonds le plus consulté est celui du ministère des Terres et Forêts avec plus de 4000 plans d'arpenteurs produits à partir du XIXe siècle. Le fonds Raoul Chênevert se démarque avec ses 40 000 plans réalisés entre 1860 et 1945. Celui de la famille Staveley se distingue par l'intérêt artistique des plans créés entre 1846 et 1956. Enfin, les 1000 clichés de la Compagnie aérienne franco-canadienne témoignent des débuts de la photographie aérienne au Québec et forment un corpus unique de pièces pour les années 1925 à 1930.

8

Un lieu de diffusion amélioré par des partenariats

Sur place ou à distance, le personnel du Centre d'archives de Québec reçoit et traite les demandes provenant de la population en général et de publics spécialisés qui y puisent l'information permettant de mieux connaître l'histoire du Québec et de ses habitants, d'évaluer les décisions administratives, ou de retracer et de défendre les droits des citoyens. Des partenaires permettent d'assurer un meilleur service aux usagers en offrant la reproduction de documents, en organisant des activités de promotion et de formation communes, ou en aidant à répondre au courrier de recherche.

La bibliothèque du Centre, presque centenaire, compte près de 40 000 volumes touchant l'histoire de l'Amérique française, la généalogie et l'archivistique.

Soutien aux ministères et organismes gouvernementaux en gestion intégrée des documents (GID)

Depuis 2006, une équipe qui se consacre à la gestion intégrée des documents intervient en amont dans la création des documents de façon à mieux préparer le terrain pour les archives numériques, voire technologiques. Un programme de sensibilisation et de mobilisation a été préparé afin d'être appliqué dans les années à venir ; une évolution dans laquelle le Centre d'archives de Québec s'inscrit en promoteur.

Jeux de mots
et de livres pour délivrer des mots

Débusquer les « jeux de mots » et les « jeux de livres » grâce aux titres de quelques œuvres connues ou moins connues de la littérature québécoise, voilà ce qu'annonçait Sophie Montreuil dans sa précédente chronique. Profitant de la tenue de l'exposition Marcel Dubé : le théâtre d'une société [1], *consacrée à ce pionnier de la dramaturgie d'ici, je propose de m'arrêter sur le titre de la pièce* Les beaux dimanches.

Créée à la Comédie-Canadienne en 1965, la pièce de Marcel Dubé met en scène quatre couples de nouveaux riches noyant dans l'alcool leur mal de vivre. Au lendemain d'une soirée bien arrosée, Victor reçoit à nouveau ses amis venus passer l'après-midi du dimanche. Cette nouvelle réception provoque la colère de son épouse, Hélène, qui menace de le quitter. Pour ces professionnels accablés par l'ennui et mille petites déceptions, il s'agit de trouver une activité qui permettrait de franchir les heures creuses de la journée. « C'est l'heure difficile à passer. Un peu de patience, on va en venir à bout. Moi, j'attends le moment où personne aura plus envie de faire quoi que ce soit », dit Olivier.

Même si le dimanche s'annonce beau et ensoleillé, dans la maison de banlieue de Victor et Hélène, à demi-mots, un drame se joue. Chez Marcel Dubé, les beaux dimanches demeurent une promesse non tenue. Ils se trouvent pourtant à portée de main, mais personne n'arrive vraiment à en profiter. L'expression qui a donné son titre à la pièce n'est pas nouvelle dans l'œuvre de Marcel Dubé. Déjà en 1953, dans la pièce Zone, *la jeune contrebandière Ciboulette affirmait que, grâce à son chef, Tarzan, la bande de jeunes se préparait de « beaux dimanches et une vie plus libre ». Le dénouement de la pièce laisse croire qu'il en sera tout autrement. Entre l'espoir des jeunes années et la réalité de la vie adulte, la septième journée de la semaine est devenue « un enfer » à subir aux côtés de son mari, selon l'expression d'Hélène, l'épouse déçue des* Beaux dimanches.

Une fois rendus publics – que ce soit par la publication ou la mise en scène dans le cas des pièces de théâtre –, les œuvres comme leurs titres échappent d'une certaine façon à leur auteur. Les lecteurs deviennent libres d'y voir un ou plusieurs des sens possibles offerts par le texte. Parfois, l'histoire d'un titre ou d'une expression donne lieu à de curieux contresens. La reprise par la Société Radio-Canada du titre Les beaux dimanches *pour nommer le bloc d'émissions culturelles qu'elle a longtemps diffusé le dimanche soir a de quoi surprendre quand on connaît le propos de la pièce de Marcel Dubé. Bien qu'anecdotique, ce renversement de perspective témoigne de l'importance de l'auteur dans le paysage culturel et télévisuel québécois.*

1. *Réalisée par Bibliothèque et Archives nationales du Québec, cette exposition est présentée à la Collection nationale de la Grande Bibliothèque du 18 septembre 2007 au 30 mars 2008.*

par Marilou Sainte-Marie, *agente de recherche*
Direction de la recherche et de l'édition

Le Petit Chaperon rouge à pas de loup

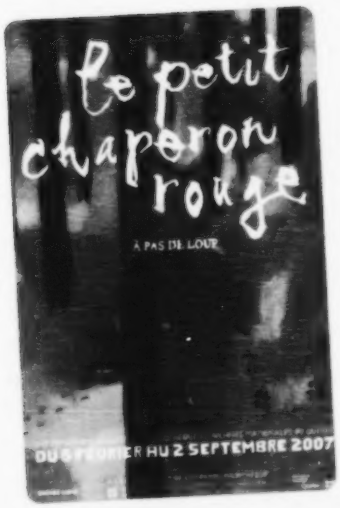
Jusqu'au 4 novembre 2007

Grande Bibliothèque,
Espace Jeunes, niveau M

Le rouge du petit manteau, le panier, la galette, la forêt et le loup : qui ne connaît pas l'histoire du Petit Chaperon rouge ? Cette exposition propose une interprétation ludique et colorée d'un conte emblématique de la tradition orale, devenu un classique de la littérature grâce aux versions de Charles Perrault et des frères Grimm. Des illustrations originales, des artefacts, des documents rares et anciens ainsi que des ouvrages plus contemporains entraînent le visiteur dans l'univers « grandeur nature » du Petit Chaperon rouge. En parcourant l'Espace Jeunes, chacun pourra choisir le trajet de la fillette ou celui du loup pour aller « tirer la chevillette » chez la mère-grand dans une forêt mystérieuse.

Commissaires
Annie Langlois
et Pascale Grenier

Annie Langlois est l'auteure de cinq livres destinés aux jeunes lecteurs et d'une thèse de doctorat portant entre autres sur *Le Petit Chaperon rouge*. Pascale Grenier est bibliothécaire à l'Espace Jeunes de la Grande Bibliothèque.



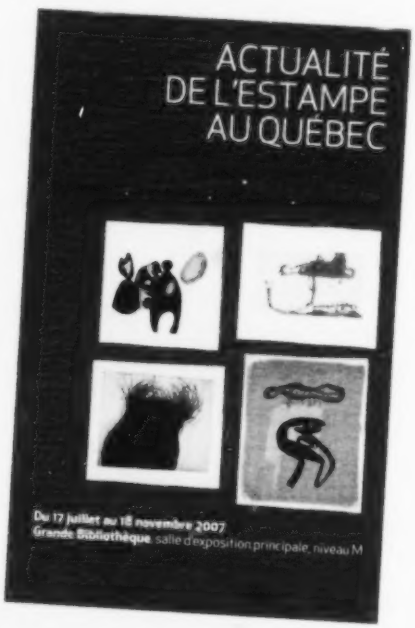
Actualité de l'estampe au Québec

Les lauréats du prix de la Fondation Monique et Robert Parizeau

Jusqu'au 18 novembre 2007

Grande Bibliothèque, salle d'exposition principale, niveau M

Célébrant tour à tour les artistes de l'estampe Ludmila Armata, Elmyna Bouchard, Francine Simonin et Louis-Pierre Bougie, l'exposition présente les œuvres de ces lauréats du prix de la Fondation Monique et Robert Parizeau remis de 2002 à 2005 par le Musée national des beaux-arts du Québec à un artiste québécois ayant contribué de manière significative au domaine de l'estampe. La Fondation a également participé à l'acquisition d'œuvres de ces quatre artistes pour la collection permanente du Musée national des beaux-arts du Québec ainsi qu'à une publication sur l'œuvre gravé de chacun des lauréats. En 2006, la remise du prix a été remplacée par la réalisation d'une exposition par le Musée. Présentée pour la première fois à Montréal, cette dernière propose un aperçu de l'estampe québécoise actuelle et dévoile des univers artistiques singuliers.



Graphzines et autres publications d'artistes

Jusqu'au 23 novembre 2007

Centre de conservation, hall

Conçus par des créateurs québécois – photographes, bédéistes, designers, infographistes ou illustrateurs –, les graphzines et autres publications d'artistes présentés dans cette exposition dévoilent quelques-uns des grands courants actuels du domaine du livre d'artiste. Ces ouvrages résolument visuels pastichent des éléments empruntés au récit, à l'inventaire, à l'ouvrage scientifique et au catalogue, et portent un regard tantôt humoristique, tantôt critique sur la société d'aujourd'hui. Les œuvres exposées illustrent la richesse du volet contemporain de la collection de 3000 livres d'artistes et ouvrages de bibliophilie de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Commissaire : Sylvie Alix

Sylvie Alix est l'auteure de plusieurs publications portant sur le livre d'artiste. Elle a aussi signé de nombreuses expositions organisées dans différentes institutions canadiennes qui exploraient la thématique du livre d'artiste.

Le Québec et la guerre 1860-1954

Jusqu'au 30 novembre 2007

Centre d'archives du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine

Réalisée par Les Publications du Québec à partir du livre du même titre écrit par Jean-Marie Fallu, cette exposition présente des photographies relatant l'histoire de la participation des Québécois à des conflits, des zouaves pontificaux en Italie au Royal 22e Régiment en Corée. Elle nous fait notamment découvrir Mme Gabrielle Pellerin, une Rimouskoise d'adoption qui correspondait avec un soldat belge durant les deux guerres mondiales et dont le fonds d'archives est conservé au Centre d'archives de BAnQ situé à Rimouski.

Nos collections se dévoilent

Acquisitions récentes de Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Jusqu'au 6 janvier 2008

Grande Bibliothèque, Espace de la section Arts et littérature, niveau 1

Cette exposition résolument éclectique ouvre une fenêtre sur la richesse infinie des collections patrimoniales de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et plus particulièrement sur plus de 125 œuvres acquises au cours des trois dernières années. Du document électronique au livre d'artiste, de l'affiche aux dossiers judiciaires, du film à la carte postale, de l'enregistrement sonore au livre précieux, en passant bien sûr par les livres, les textes manuscrits anciens, les photographies, les cartes, les dessins d'architecture et les journaux, le visiteur découvre des ouvrages et des archives qui touchent toutes les disciplines et témoignent de la société québécoise d'hier et d'aujourd'hui. Parmi ceux-ci, des manuscrits de l'écrivain Yves Beauchemin et du poète Paul-Marie Lapointe, des partitions du musicien Clermont Pepin, des gravures de Rodolphe Duguay et de Clarence Gagnon, des archives de personnalités québécoises et de l'époque de la Nouvelle-France.

Commissariat : Direction des acquisitions de la Collection patrimoniale, BAnQ ; Sylvie Fournier, directrice

L'esclavage en Nouvelle-France

Jusqu'au 11 janvier 2008

Centre d'archives de Québec

L'esclavage en Nouvelle-France n'est pas un sujet enseigné dans les livres d'histoire et il demeure peu connu de l'ensemble de la population. Pourtant, plusieurs fonds d'archives conservés dans les différents centres de BAnQ attestent l'existence de l'esclavage dans la colonie dès le XVIIe siècle. Cette exposition présente des documents tirés des registres d'état civil, des greffes de notaires et des archives judiciaires qui témoignent de la présence d'esclaves d'origine amérindienne et africaine dans la vallée du Saint-Laurent. Leur destin est décrit dans des journaux personnels, dans les *Relations des Jésuites* et dans des récits de voyage, alors que la législation les concernant est inscrite dans les registres des intendants et dans la correspondance officielle.

Commissaire : Denyse Beaugrand-Champagne

Denyse Beaugrand-Champagne est historienne et archiviste de référence au Centre d'archives de Montréal.

Les archives d'hier et de demain

Jusqu'au 30 juin 2008

Centre d'archives de Québec,
salle Pierre-Georges-Roy

L'exposition *Les archives d'hier et de demain* met en valeur des documents d'archives de diverses époques agrémentés de quelques objets de la collection d'archéologie du ministère de la Culture et des Communications. Elle s'articule autour de trois grandes thématiques : l'histoire de l'archivistique, l'histoire, la mission, les mandats et le développement des Archives nationales du Québec et, finalement, les défis de l'archivistique contemporaine.

Marcel Dubé : le théâtre d'une société

Jusqu'au 30 mars 2008

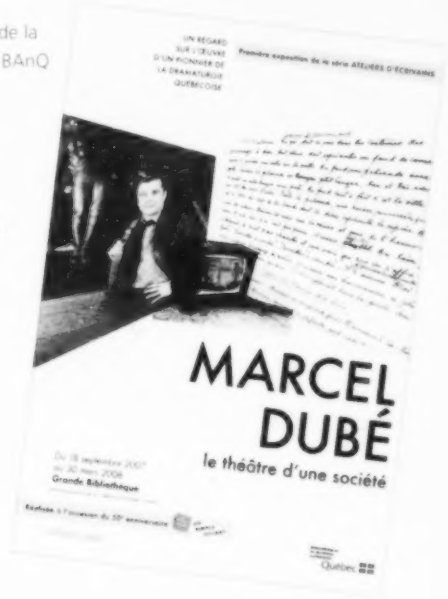
Grande Bibliothèque, Collection nationale, niveau 1

À l'occasion du 50e anniversaire de la création d'*Un simple soldat*, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) propose un regard rétrospectif sur l'œuvre de Marcel Dubé, prolifique pionnier de la dramaturgie québécoise. De la télévision à la scène, Marcel Dubé s'est fait le témoin des métamorphoses de son époque en prenant le parti d'offrir une voix à une société à la recherche d'elle-même. Mettant en valeur des photographies, des archives inédites, des affiches et des programmes de spectacles tirés du fonds Marcel-Dubé et des collections patrimoniales de BAnQ, l'exposition couvre 20 ans de production théâtrale québécoise, de *Tit-Coq* de Gratien Gélinas (1948) aux *Belles-sœurs* de Michel Tremblay (1968). Elle propose un parcours singulier à travers cette période charnière au cours de laquelle le théâtre d'ici s'est affirmé et diversifié.

Commissariat : Direction de la recherche et de l'édition, BAnQ

Conseiller scientifique : Jean Cléo Godin

Jean Cléo Godin est professeur émérite au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal.



Le patrimoine bâti de l'Outaouais

Jusqu'au 15 septembre 2008

Centre d'archives de l'Outaouais
Vitrines du Centre d'archives,
de généalogie et d'histoire
Maison de la culture de Gatineau

D'abord simple lieu de passage, de chasse, de pêche et de troc, l'Outaouais a prospéré au fil du temps, grâce à la richesse de ses ressources naturelles et à l'apport de ses habitants. L'exposition retrace l'évolution du patrimoine bâti de la région depuis le régime seigneurial jusqu'à nos jours. Au-delà de la sauvegarde des maisons anciennes, le visiteur découvrira de nombreux éléments qui ont façonné le paysage de la région : les influences architecturales et économiques, la progression de l'occupation du territoire, des ouvrages tels que les ponts et les barrages et les fléaux naturels.

Une exposition réalisée par Bibliothèque et Archives nationales du Québec, le Centre régional d'archives de l'Outaouais et la Ville de Gatineau

École des hautes études commerciales de Montréal

Vocation d'origine du Centre d'archives de Montréal

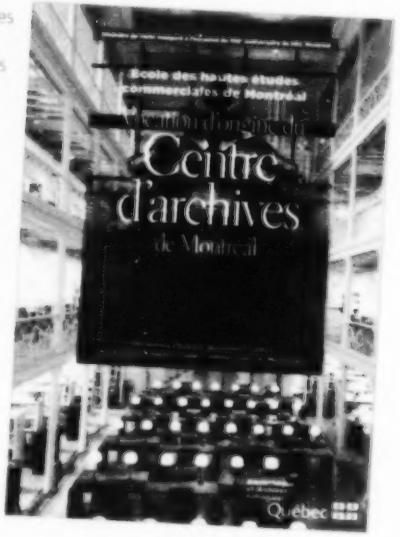
Dès le 9 octobre 2007

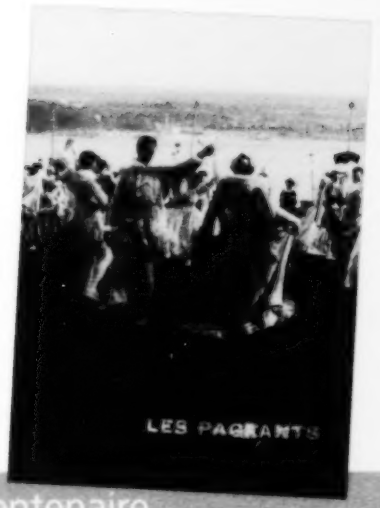
Centre d'archives de Montréal de BAnQ

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, avec la collaboration de HEC Montréal, propose un itinéraire de visite de l'édifice où fut créée l'École des hautes études commerciales de Montréal au début du XX[e] siècle. Le public découvrira ainsi le lieu qui hébergea jusqu'en 1970 la première école de gestion au Canada, occupé aujourd'hui par le Centre d'archives de Montréal de BAnQ. Jalonné de points d'intérêt illustrés par des photographies d'archives, l'itinéraire retrace les premières étapes clés de l'évolution de HEC Montréal, institution phare qui a contribué à l'essor socio-économique du Québec, ainsi que l'histoire oubliée du Musée commercial et industriel (1916-1956), lieu de mémoire autrefois établi dans les espaces devenus, en l'an 2000, la salle de consultation du Centre d'archives de Montréal. Cet itinéraire de visite est inauguré à l'occasion du 100[e] anniversaire de HEC Montréal.

Commissaire : Marielle Lavertu

Marielle Lavertu est archiviste de référence, responsable de la diffusion des archives visuelles et sonores au Centre d'archives de Montréal de BAnQ.





Tricentenaire de Québec, 1608-1908 : quand résonne la mémoire

Du 13 novembre 2007 au 11 mai 2008

Salle d'exposition principale,
Centre d'archives de Montréal

L'exposition transporte le visiteur en 1908, lors de la célébration du tricentenaire de Québec. Fêter à l'unisson les trois cents ans d'une ville aussi riche en souvenirs et en symboles rivaux, entre l'implantation de la civilisation française et du catholicisme et la victoire des armes britanniques, est une gageure audacieuse. La programmation, justement dosée de spectacles et de publications historiques, de cérémonies et de réceptions, reflète une pluralité de visions du passé et de projets d'avenir : une manifestation menée à bien par les organisateurs et leurs commanditaires, qui restera longtemps gravée dans les mémoires. À l'aide d'artefacts provenant des collections de BAnQ et d'autres institutions, l'exposition met en lumière cette rencontre marquante.

Commissaire : Patrice Groulx

Patrice Groulx est chargé d'enseignement au Département d'histoire de la Faculté des lettres de l'Université Laval.

Au pays de l'enfance 1861-1962

Du 20 novembre 2007 au 1er avril 2008

Atrium, Centre d'archives de Montréal

Tirée du livre du même titre écrit par Lucie Desrochers et édité par Les Publications du Québec, cette exposition propose un survol d'un siècle (1861-1962) par des photographies illustrant diverses facettes de l'enfance. Entre la naissance et l'âge de douze ans, il s'en passe des choses ! Venir au monde, prendre sa place dans la famille, apprendre à marcher, à manger seul, à parler, aller à l'école, s'amuser, rire, travailler, avoir peur, vivre des jours de bonheur, mais aussi des petits et parfois des grands malheurs. Cette exposition est une invitation à faire un merveilleux voyage dans le temps, au pays où tous les rêves sont permis.

Cousin, cousine

La faune et la flore de la France et du Québec

Du 11 décembre 2007 au 8 juin 2008

Espace Jeunes, niveau M

Cousin, cousine retrace l'histoire naturelle du Québec et de la France et fait découvrir comment les échanges entre ces deux mondes ont transformé leur faune et leur flore à jamais. Qu'en est-il des territoires découverts il y a quatre siècles ? Jacques Cartier les reconnaîtrait-il ? L'être humain a beaucoup contribué à modifier les paysages et les écosystèmes. Volontairement, il a importé de nouvelles espèces animales et végétales pour se nourrir dans les territoires conquis. Involontairement, il y a introduit des graines, des insectes et des mollusques, les uns accrochés aux coques des bateaux, les autres cachés dans les bagages. En plus de présenter les similitudes qui existent entre ces deux écosystèmes, l'exposition montre les différences importantes qui se cachent sous leurs airs de famille.

Exposition coproduite par le Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke et le Muséum d'histoire naturelle de Bourges, en France, et adaptée par BAnQ.

Quartiers ouvriers d'autrefois 1850-1950

Du 1er décembre 2007 au 30 juin 2008

Centre d'archives du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine

L'exposition offre un voyage à travers un dédale de rues, celles de plusieurs quartiers de Montréal, de Québec et de Sherbrooke, trois villes parmi les premières cités industrielles du Québec. S'échelonnant sur un siècle (1850-1950), les photographies réunies pour l'exposition illustrent à la fois les conditions de vie des ouvriers de l'époque et leurs lieux de travail, où ils passaient la plus grande partie de leur existence. Les images racontent le quotidien d'hommes, de femmes et d'enfants et évoquent l'atmosphère d'années difficiles. L'exposition a été produite par Les Publications du Québec et est tirée du livre du même titre publié dans la collection *Aux limites de la mémoire*. Un choix de livres reliés à la sociologie du travail et tirés des collections de BAnQ enrichit la présentation.

Correspondances d'hiver

Du 4 décembre 2007 au 6 janvier 2008

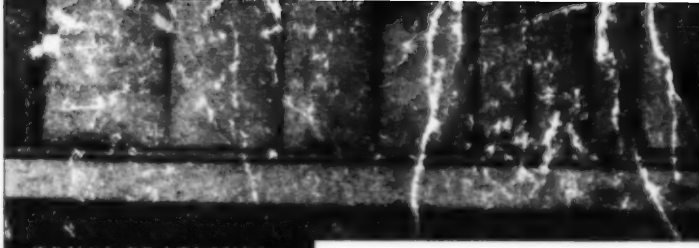
Grande Bibliothèque, salle d'exposition principale, niveau M

Cette exposition présente une centaine de cartes postales illustrant des scènes d'hiver au Québec, de la fin du XIXe siècle à nos jours. La reproduction en grand format de cette correspondance – calligraphie et images – lui confère une force d'évocation qui invite à une autre lecture de ces traces du passé. Sports d'hiver, scènes urbaines et paysages ruraux, nouvelles et souhaits prennent vie et témoignent de moments privilégiés parfois touchants. *Correspondances d'hiver* permet de redécouvrir cette tradition épistolaire qui fait écho à nos pratiques virtuelles de communication. Les cartes postales regroupées dans cette exposition proviennent des collections de BAnQ et illustrent la richesse des fonds d'archives privées dont elle est dépositaire.

Coordonnées complètes des aires d'exposition de BAnQ à

www.banq.qc.ca

ou en appelant au 514 873-1100



TRUCS PRATIQUES

Conserver et consulter : un compromis possible ?

Comment peut-on à la fois conserver une partie du patrimoine québécois pour le bénéfice des générations futures et donner aux contemporains accès à ce patrimoine ?

Pour respecter ces deux mandats a priori contradictoires, il importe d'effectuer des compromis entre la volonté de protéger le plus possible les objets concernés et la tenue de certaines activités qui soumettent ces derniers à de nombreux facteurs de dégradation. La consultation, la reproduction et l'exposition des objets entraînent en effet des altérations significatives.

Quatre champs d'action se distinguent et se hiérarchisent pour conserver les objets : la préservation, la conservation préventive, la conservation curative et la restauration.

***La préservation** désigne l'ensemble des mesures et politiques destinées à garantir, à long terme, l'existence matérielle ou documentaire d'un objet ou d'un ensemble d'objets. Ces mesures méthodologiques, scientifiques et techniques sont prises non pas pour améliorer l'état des objets, mais plutôt pour stabiliser celui-ci. Le contrôle de l'environnement, les conditions d'utilisation et de consultation des objets ainsi que la réalisation de supports de substitution (fac-similés, microformes ou fichiers numériques, par exemple) participent, entre autres, à l'atteinte des objectifs de conservation.*

***La conservation préventive** regroupe l'ensemble des actions indirectes entreprises sur un objet afin d'en diminuer les risques de dégradation. Ces actions sont déterminées en fonction de la nature de l'objet considéré et sont centrées sur son environnement : elles bénéficient donc souvent à un ensemble d'objets présentant les mêmes caractéristiques, ce qui légitime leur implantation. La conservation préventive consiste en l'élaboration et l'application de procédures dans des domaines tels que l'éclairage, le climat, les modes et contenants de rangement ou de présentation, la manipulation et la gestion des situations d'urgence (dégât d'eau, par exemple).*

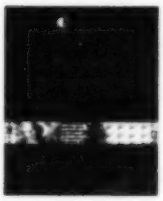
***La conservation curative** consiste en une intervention directe sur un objet afin d'en arrêter ou d'en limiter la dégradation. La consolidation ponctuelle pour éviter bris et déchirures, la mise en boîte temporaire d'un document fragile en attente de traitement, la désinfection, la désinsectisation ou le séchage après un dégât d'eau sont quelques-unes des interventions qui peuvent être effectuées.*

***La restauration** est une intervention directe sur un objet altéré qui a pour but d'en rétablir la lisibilité. Le respect de l'intégrité physique, esthétique et historique de l'objet est primordial et requiert une bonne connaissance des matériaux d'origine, de leur mise en œuvre et des mécanismes de dégradation. Le dépoussiérage, le nettoyage, la reprise de déchirures et le comblement de lacunes sont des traitements fréquemment conduits qui permettent de stabiliser les objets pour en faciliter la consultation et la mise en exposition. La restauration se différencie de la réparation qui désigne l'ensemble des interventions faites sur un objet pour lui restituer sa fonctionnalité.*

Même si les compromis sont parfois difficiles à trouver, conserver et exploiter les collections au sein d'une institution patrimoniale est possible. C'est en respectant les politiques conçues par des spécialistes tout en demandant la compréhension et le concours de chacun que cette double vocation peut être honorée.

par Séverine Chevalier, *restauratrice*
Direction de la sauvegarde des collections

Comptes rendus de lectures



Twyman, Michael, L'imprimerie : histoire et techniques, Lyon, ENS Editions, 2007. ISBN 978-2-847881-03-5

Cette histoire technique de l'imprimerie permet de comprendre comment l'évolution des techniques graphiques a contribué au développement des formes et des usages des images et des textes imprimés.

Au XVe siècle, l'invention de Gutenberg – impression sur papier de caractères de plomb enduits d'encre au moyen d'une presse – permet de produire rapidement un même texte en plusieurs exemplaires. Au XIXe siècle, la révolution industrielle engendre des besoins nouveaux dans les domaines de la publicité et de l'emballage qui entraînent plusieurs innovations, dont la lithographie et l'utilisation de la couleur. Au XXe siècle, on assiste au passage de l'analogique au numérique. L'imprimerie typographique cède d'abord le pas à la lithographie et à l'offset, puis la photocomposition apparaît, suivie de la révolution du numérique.

L'ouvrage de Twyman est une traduction du **British Library Guide to Printing** *que l'auteur a adaptée au contexte français.*

Gerson, Carole et Jacques Michon (dir.), Histoire du livre et de l'imprimé au Canada, volume 3 : De 1918 à 1980, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2007. ISBN 978-2-7606-1998-2

L'histoire du livre et de l'imprimé au Canada est indissociable de l'histoire du pays. C'est pourquoi l'ordre de présentation des articles est articulé de manière à démontrer comment les forces internes et externes ont contribué à façonner le monde du livre canadien.

Cet ouvrage collectif aborde l'influence culturelle du livre, le métier d'auteur, l'édition grand public, l'édition spécialisée, l'imprimerie, la distribution, la lecture et les bibliothèques. Il fait suite à deux autres ouvrages, parus respectivement en 2004 et 2005, qui couvrent la période allant des débuts de l'imprimerie au Canada jusqu'à la Grande Guerre. Dans ce troisième volume, le lecteur est à même de constater l'influence des deux guerres mondiales, de la dépression économique des années 1930, de l'américanisation des marchés dès 1950 et de l'essor de l'édition, des bibliothèques et de l'enseignement postsecondaire dans les années 1960 et 1970 sur l'évolution de ces différents domaines.

Ce volume vient clore un immense chantier de recherche qui a donné naissance à un incontournable de l'histoire du livre d'ici.

Ichbiah, Daniel, Comment Google mangera le monde, Paris, L'Archipel, 2007. ISBN 978-2-8418-7885-7

Google, conçu par Sergey Brin et Larry Page, est bien plus qu'un moteur de recherche. C'est également une entreprise qui génère d'énormes revenus par la vente de liens publicitaires.

Dans cet essai, l'auteur explique le mode de fonctionnement de cette entreprise qui, s'il ne s'agissait d'un service gratuit, pourrait être qualifiée de monopole. Il traite ensuite de son entrée en bourse et de son controversé projet de bibliothèque mondiale. La dernière partie de l'ouvrage lève le voile sur la protection des renseignements personnels recueillis par les outils du géant et les failles du système de tarification du référencement de sites Web.

L'auteur termine sur cette question : Qui pourra ralentir Google ? Un essai actuel sur un sujet en constant développement.

par Maryse Gagnon, *bibliothécaire,*
Direction des services aux milieux documentaires

HECTOR DE SAINT-DENYS GARNEAU OU LE PORTAGE MIRACULEUX

par Dominique Parent, agente culturelle aux événements
Direction de la programmation culturelle

Les 6 et 7 novembre prochains, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) invite le public à suivre les traces du grand poète québécois Hector de Saint-Denys Garneau, considéré par plusieurs comme notre premier poète moderne. Dans une lecture-spectacle alliant théâtre, musique et vidéo, le concepteur et directeur artistique Christian Vézina mettra en lumière la fascinante complexité de cet être singulier, sensible et inspiré, sorte de Rimbaud mystique ayant écrit la totalité de son œuvre en quelques années. *Le portage miraculeux* nous fera redécouvrir son écriture lumineuse et la prose brillante de son journal intime, et nous permettra de mesurer le prix qu'il lui a fallu payer pour mettre au jour cette œuvre et cette âme : un lourd et difficile portage en vérité.

Saint-Denys Garneau, mort dans la fleur de l'âge, y sera incarné par deux acteurs (Jean Maheux et Christian Vézina) et une actrice (Maude Guérin), et chacun nous révélera une facette différente de cette personnalité créatrice souvent déchirée.

Depuis plus de 20 ans, Christian Vézina rejoint et séduit le grand public avec ses spectacles poétiques marqués du sceau de l'authenticité. C'est d'ailleurs à la suite du succès de *Dépareillé, hommage à Gaston Miron* présenté en duo avec Robert Lalonde, en décembre dernier, que BAnQ a invité Christian Vézina et sa compagnie Le Théâtre Barbare à présenter pour la toute première fois cette nouvelle création. Ne ratez surtout pas ce rendez-vous de novembre !

À L'AUDITORIUM
DE LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE
LES 6 ET 7 NOVEMBRE 2007,
À 19 H 30
ENTRÉE LIBRE DANS LA LIMITE
DES 300 PLACES DISPONIBLES

BAnQ accueille les RIDM

par Cecilia Ramirez, directrice des communications des Rencontres internationales du documentaire de Montréal et Geneviève Dubuc, responsable des événements publics, Direction des communications et des relations publiques

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) est fière de s'associer pour la première fois aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM). Festival annuel au rayonnement international, les RIDM célébreront leur 10e anniversaire du 8 au 18 novembre prochain. Ce sera l'occasion de découvrir une centaine d'œuvres documentaires inédites provenant des quatre coins de la planète et de participer aux nombreux échanges avec les auteurs, aux ateliers et aux débats qui jalonneront l'événement. Le cinéma documentaire est en effet un véhicule privilégié pour mieux comprendre les défis de notre société, et les enjeux actuels et futurs de notre planète.

L'Auditorium de la Grande Bibliothèque s'ajoute aux salles de cinéma du festival !

Plus d'une trentaine de films investiront pendant les 10 jours du festival l'Auditorium de la Grande Bibliothèque. La sélection officielle regroupe des films qui se démarquent par leur singularité et leurs qualités artistiques. Elle s'articule autour de nombreuses thématiques sociales, politiques et environnementales, et propose des ateliers et des débats au grand public, aux professionnels et aux partenaires du festival.

Le marché du documentaire à BAnQ

BAnQ accueillera également, les 12 et 13 novembre, la troisième édition du Doc Circuit Mtl, le marché du documentaire qui vise à stimuler la production et la diffusion nationale et internationale des documentaires indépendants. Tables rondes, face-à-face, ateliers autour d'enjeux actuels majeurs, rencontres et présentations de projets réuniront producteurs, télédiffuseurs et distributeurs pendant ces deux jours.

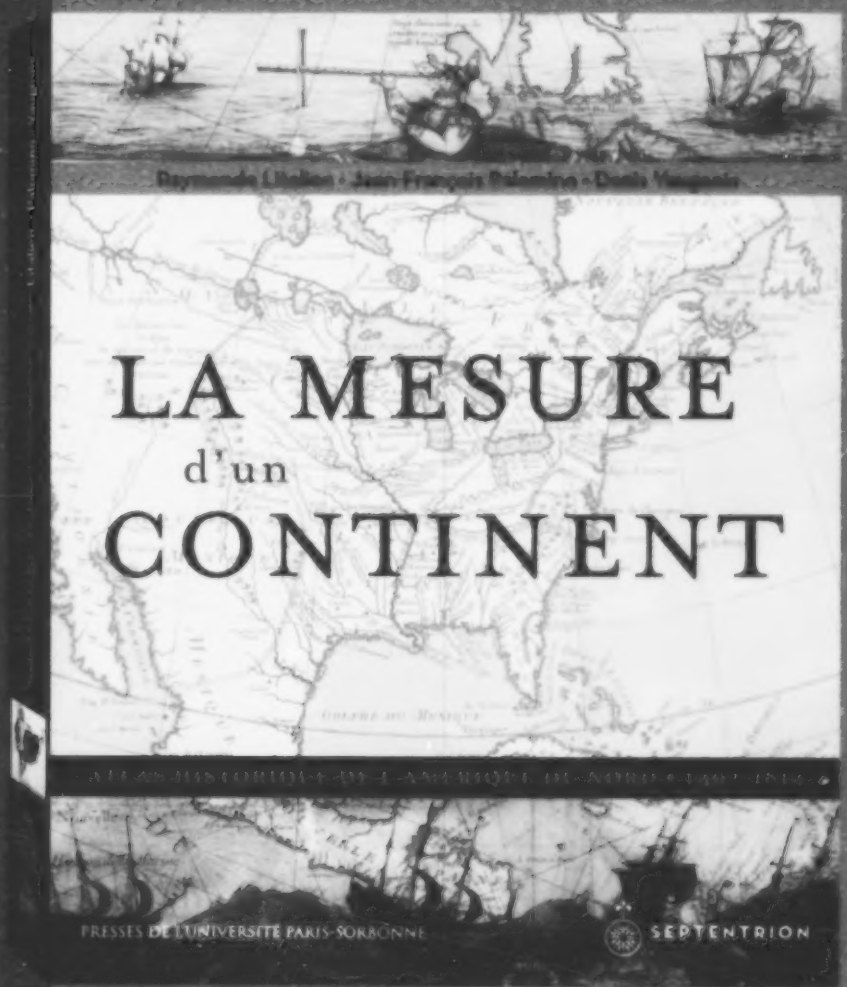
Le monde selon...

Pour marquer leur 10e anniversaire, les RIDM proposent au grand public une exposition sur le cinéma documentaire québécois présentée dans le hall d'entrée de la Grande Bibliothèque entre le 18 octobre et le 18 novembre 2007. Dix grands documentaristes québécois, photographiés en taille réelle, vous inviteront à travers leur réflexion sur le monde à vous exprimer librement sur la question : *Quel est selon vous l'enjeu majeur du monde d'aujourd'hui ?* Ainsi, chaque cinéaste présentera *le monde selon* lui et vous aussi !

Ce partenariat avec les RIDM s'ajoute à plusieurs autres que BAnQ a développés au cours des dernières années, notamment avec le Festival international du film sur l'art (FIFA), le Festival international de la littérature (FIL) et le Festival littéraire international de Montréal Metropolis Bleu.

La mesure d'un continent : atlas historique de l'Amérique du Nord, 1492-1814

Nouveauté



Réalisé dans le cadre d'une collaboration entre **Bibliothèque et Archives nationales du Québec** et les éditions du **Septentrion** avec la participation de la **Bibliothèque nationale de France**

Auteurs
Raymonde Litalien, Jean-François Palomino et Denis Vaugeois

Publié par les éditions du Septentrion en coédition avec les Presses de l'Université Paris-Sorbonne

Version anglaise
Mapping a Continent: Historical Atlas of North America, 1492-1814, traduit par Käthe Roth

Publié par les éditions du Septentrion en coédition avec McGill-Queen's University Press

En vente à la boutique de la Grande Bibliothèque
boutique@banq.qc.ca
Région de Montréal : 514 873-1101 poste 3424
Ailleurs au Québec, sans frais : 1 800 363-9028 poste 3424

10,5 x 12,875 pouces, relié sous jaquette
300 pages couleur et illustrées de quelque 200 cartes et gravures anciennes, bibliographie, et index portant sur la toponymie et la présence autochtone en Amérique du Nord

La mesure d'un continent, le complément indispensable à l'exposition ***Ils ont cartographié l'Amérique***, présentée à la Grande Bibliothèque du 19 février au 14 septembre 2008

Bibliothèque et Archives nationales Québec